

**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

**Band:** 9 (1901)

**Heft:** 33

**Buchbesprechung:** Bibliographie théologique

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 28.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

---

Joseph BRUNEAU: **Synopse évangélique**; Paris, Lecoffre, in-16, 195 p., 1901, 3 fr.

Cette *Synopse évangélique* est une Harmonie des quatre Evangiles. Autant il est utile de les lire séparément pour bien comprendre le but de chacun et pour y apercevoir exactement le caractère particulier que chacun a voulu faire ressortir en J.-C., autant il est utile de les lire réunis et comme fondus en un seul, pour constater leur unité jusque dans leurs vues particulières. Dans une *Synopse* ou *Harmonie* comme celle-ci, l'ordre chronologique des faits n'est pas toujours certain, parce que, comme l'a très justement remarqué Richard Simon, « les Evangiles ne sont que des recueils des prédications des apôtres qui ont été mises par écrit *sans s'arrêter avec trop de scrupule au temps que les faits sont arrivés* ». Mais alors même que l'ordre suivi n'est que vraisemblable ou probable, une telle lecture est toujours extrêmement utile: car le cadre des faits et la mise en scène étant mieux compris, l'étude de la doctrine gagne aussi en clarté.

L'auteur, qui est prêtre de la congrégation de St. Sulpice et professeur au grand séminaire de New-York, a adopté le texte de Le Maistre de Sacy, mais « rajeuni, dit-il, modifié et assez souvent corrigé pour le rendre plus conforme à ce qu'on a cru être le sens du texte original ». L'auteur y a joint des notes, dans lesquelles il en appelle à des autorités allemandes, anglaises et françaises; il cite surtout la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, la *Revue biblique*, les abbés Martigny, Batiffol, Duchesne, Loisy, les PP. Lagrange, Rose, etc. Il a dressé une table des faits évangéliques avec l'indication des textes des quatre Evangiles où ils sont racontés, et aussi une table des passages des Evangiles arrangés dans la *Synopse*.

Une carte de la Palestine permet aux lecteurs de s'orienter topographiquement. Bref, cet excellent petit livre, très bien imprimé d'ailleurs, peut rendre d'utiles services. E. M.

---

**E. DOUMERGUE: Une poignée de faux, la mort de Calvin et les jésuites;** Lausanne, Bridel, 1900, 1 fr. 25.

Parmi les milliers de faux qui servent de fondements à l'édifice qu'on appelle *le romanisme* ou *le papisme*, M. le professeur Doumergue en a ramassé «une poignée», relative à la mort de Calvin et à quelques particularités de sa vie. Ce petit volume de 128 pages n'est donc qu'une très faible partie de l'ouvrage considérable qu'on devrait écrire sur les *Falsifications romaines*. Toutefois, quoique petit et très incomplet, il est excellent; il peut être considéré comme un commencement de la révision du procès de Calvin, révision qui se fera certainement.

Citons quelques détails:

1<sup>o</sup> Les historiens papistes reprochent à Calvin d'avoir écrit qu'il faut pendre les jésuites, ou les chasser, ou les enterrer sous la calomnie. — Remarquez que, si Calvin avait dit cela, il ne serait pas plus coupable que les jésuites, qui enseignent qu'on doit traiter de même les calvinistes et autres hérétiques. Mais passons. Où Calvin a-t-il écrit cela? Dans une lettre, répondent les papistes, lettre adressée le 13 septembre 1561 au marquis de Poët, «grand chambellan de Navarre et gouverneur de Montélimart». Or, cette lettre est un faux: 1<sup>o</sup> l'original n'est ni de l'écriture de Calvin, ni de l'écriture de Charles de Joinvillers, son secrétaire; 2<sup>o</sup> en 1561, de Poët n'était ni grand chambellan de Navarre ni gouverneur de Montélimart; il n'a eu ces titres que 23 ans après, en 1584; 3<sup>o</sup> elles sont d'origine jésuite, car l'abbé d'Artigny qui les a publiées en 1750, dit les avoir reçues d' «un jésuite habile et très curieux d'anecdotes littéraires» (p. 12). — D'autres papistes répliquent que la susdite doctrine de Calvin se trouve expressément dans les *Aphorismes calvinistes*. Or, cette réplique ne prouve rien. En effet, ces prétendus *Aphorismes calvinistes* ont été fabriqués par le jésuite Bécanus, qui voulait répondre à un volume d'*Aphorismes jésuitiques*, publié en 1608. On avouera qu'on ne saurait juger Calvin sur le dire d'un jésuite.

Rappelons, entre parenthèse, à ce sujet, que Faugère, dans son édition des *Pensées* de Pascal, a pris pour un texte de Calvin ce qui n'était qu'un texte du jésuite Becanus. M. Weiss ayant constaté cette erreur en 1895, M. Brunetière dut la reconnaître, mais s'obstina néanmoins à soutenir que telle avait été la doctrine de Calvin dans ses débats avec Servet. Il est certain, effectivement, que Calvin professait la doctrine de Bossuet sur la façon dont on devait traiter les hérétiques. Mais on avouera qu'il est étrange de la part des romanistes (y compris M. Brunetière) de le lui reprocher. En tout cas, il reste démontré que la lettre du 13 septembre 1561 est un faux, et que les *Aphorismes calvinistes* sont aussi l'œuvre d'un jésuite.

2<sup>o</sup> Les papistes en appellent au protestant Withaker, qui aurait avoué que Calvin a été marqué au fer rouge pour cause d'infamie. Or c'est faux. Withaker a protesté, au contraire, contre cette légende du fer rouge. Répondant au jésuite Campion, en 1581, il lui a écrit: «Le Calvin que tu appelles *transfuge et stigmaticus*, toute l'Eglise du Christ le reconnaît comme un homme excellent et un très constant serviteur du Seigneur, et comme un homme aussi éloigné de toute malhonnêteté et de toute infamie que toi tu es éloigné de toute modestie et de toute honnêteté. Si Calvin a été stigmatisé, St. Paul et d'autres l'ont été de même; mais il ne le fut pas, *at non fuit*.» Les papistes ont détaché de tout ce passage les mots: «Si Calvin a été stigmatisé», mots qu'ils ont interprétés dans un sens affirmatif, et ils en ont conclu que Withaker même avait avoué!

3<sup>o</sup> D'autres se rejettent sur une assertion de Bolsec, qui ne vaut pas mieux. Selon eux, Bolsec, en 1577, a écrit que Calvin est mort rongé par la vermine, «d'une ulcère très puante et virulente au fondement et parties vergongneuses, invoquant les diables, jurant et maugréant» (p. 38). Or, cette assertion n'est qu'un développement de celle du chartreux Surius. Celle de Surius, à son tour, ne repose que sur des bruits qui ont couru à Lyon, une quinzaine de jours après la mort de Calvin; et encore les bruits qui circulaient chez le secrétaire de l'ambassadeur espagnol, étaient-ils contredits en même temps qu'affirmés. Surius a supprimé la dénégation et n'a conservé que l'affirmation, sans toutefois fournir la moindre preuve. Il en faudrait une cependant pour contredire les récits clairs et

fermes de Théodore de Bèze et de Dujon, témoins oculaires (p. 58-62).

4<sup>o</sup> Mais, disent les papistes, il y a la preuve de J. Haren, témoin oculaire. Non, cette preuve n'en est pas une; voici pourquoi. Il faut savoir que Haren, après avoir passé du protestantisme au papisme, se retira chez les jésuites d'Anvers, et que là, pour essayer de justifier son apostasie, il aurait lancé contre Calvin la calomnie susdite. Je dis « aurait lancé », parce que le discours où elle se trouve et qui lui est attribué, parle de Haren, dans maints passages, à la troisième personne, comme si le discours n'était pas de lui. Vraisemblablement les jésuites l'ont arrangé. Quoi qu'il en soit, il est certain que Haren se refit protestant en 1610, et alors il déclara « pleins de bourdes, mensonges et fausses suppositions les livres qu'autrefois l'on a fait imprimer sous son nom en divers langages » (p. 67).

5<sup>o</sup> Enfin, dit-on, Cudsemius, en 1609, a publié, lui aussi, l'accusation en question. Mais le pasteur Brantius l'a réfuté en 1610. Cudsemius essaya de répliquer en 1612, mais comment? Simplement en reproduisant le témoignage de Bolsec, et en prétendant que Bolsec avait été un témoin oculaire de la mort de Calvin. Or, Bolsec avait été chassé de Genève le 23 décembre 1551, 14 ans avant la mort de Calvin! (p. 44.)

Bref, d'une part, les accusateurs de Calvin sont des ennemis dont la partialité et la calomnie sont évidentes. M. Doumergue a dit très justement: « Baudoin était l'ennemi intime de Calvin, dont il avait été l'obligé et même le *famulus*. Comme Bolsec, qui, de protestant s'étant fait catholique, était à la dévotion de son patron l'archevêque de Lyon; comme Haren, qui, de protestant s'étant fait catholique, était à la dévotion de ses patrons les jésuites d'Anvers; comme Cudsemius, qui, de protestant s'étant fait catholique, était à la dévotion de son patron le légat de l'Allemagne; de même Baudoin, de protestant s'étant fait catholique, avait comme patron le fameux cardinal de Lorraine... Tous, apostats patronnés... Leurs calomnies sont le paiement de certains bienfaits et de certaine protection » (p. 109).

D'autre part, ceux des catholiques-romains qui ont étudié sérieusement cette question, ont reconnu publiquement que Calvin a été calomnié. On peut citer parmi eux: Florimond de Raemond († 1601), p. 84-85; P. Masson († 1611), p. 85-86;

J. Desmay, docteur en Sorbonne, vicaire général de Rouen (v. ses *Remarques sur la vie de Calvin*, 1621), p. 86-87; le chanoine Le Vasseur (v. ses *Annales de l'Eglise de Noyon*, 1633), p. 88-89; le jésuite Maimbourg (v. son *Histoire du calvinisme*, 1682); enfin, de nos jours, le Dr N. Paulus en 1898, et M. A. Lefranc, secrétaire du collège de France (p. 89-90), etc., etc.

On sait d'ailleurs que les immoralités imputées à Calvin proviennent d'une confusion: on l'a pris, en effet, pour un homonyme qui, en 1552, avait été chassé, pour incontinence, de l'église de Noyon. C'est la remarque formelle de l'honnête chanoine Le Vasseur.

E. MICHAUD.

---

A. FOUILLÉE: **La France au point de vue moral**; Paris, Alcan, in-8°, 416 pages, 1900.

M. Brunetière a dit quelque part: « La France, c'est le catholicisme »; il entendait: « c'est le romanisme ». Fouillée, s'insurgeant contre cette définition, la remplace par celle-ci: « La France, c'est la représentation des grands principes de la révolution, de l'idée des droits égaux, de la justice, de la fraternité humaine inspirée par le culte de la raison. » On ne peut pas mieux peindre l'état d'âme de la France ou plutôt de la double France au point de vue moral. Ou catholique irrationnel comme Brunetière, ou rationaliste non catholique comme Fouillée. La France se débat depuis trop longtemps entre ces deux extrêmes qui se touchent dans leurs conséquences funestes. Etudiant d'abord « la crise religieuse », l'auteur analyse les irrémédiabes lacunes du *catholicisme* (?). Il veut bien essayer de ramener « l'esprit chrétien » à « l'esprit du siècle », mais il sait bien qu'à force d'élargir le premier il le change en « une religion morale et sociale » qui n'a plus que le nom de commun avec la « religion traditionnelle ». Notons en passant les multiples confusions de M. Fouillée. Il confond d'abord le catholicisme avec le romanisme et le christianisme ensuite avec ce dernier. Ses conclusions pourront émaner d'un grand philosophe, elles n'en seront pas pour cela philosophiques.

M. Fouillée, sans indiquer la cause du mal, et surtout sans en indiquer le remède, peint ainsi avec assez de vérité la situation religieuse en France: « La caractéristique du XIX<sup>e</sup> siècle fut l'effort plus ou moins heureux pour séculariser la

religion en transposant les idées religieuses dans la philosophie et dans la science. Cette œuvre... c'est la France qui l'a accomplie, c'est elle qui a conçu et ébauché une religion de l'humanité: c'est elle qui, au XX<sup>e</sup> siècle, doit s'efforcer d'achever sa tâche.... On a fait toutes les tentatives pour libéraliser l'Eglise, au point d'y comprendre les mahométans ou les bouddhistes de bonne foi et même les juifs qu'on brûlait jadis, de façon que nous sommes tous catholiques sans le savoir et sans le vouloir.» Ces dernières tentatives pour le moins uto-piques n'ont pas été faites, M. Fouillée l'oublie, par des membres de l'Eglise dans le sens où ce mot est pris en France, c'est-à-dire par des membres de l'Eglise romaine, et dans le sein de celle-ci il y a bien longtemps, trente ans au moins, qu'on ne parle plus de libéralisme que pour l'anathématiser. Et parlant du néo-catholicisme qui a échoué, M. Fouillée dit «qu'il était en réalité superficiel et mondain plutôt que religieux, étranger à l'élite des penseurs comme à la masse du peuple». Il ajoute avec non moins de raison «qu'un bon nombre de familles en France ont accentué une sorte de retour aux pratiques religieuses, tout au moins un mouvement vers les établissements d'éducation chrétienne: mais tout cela, continue-t-il, est à la surface et ne provient pas d'une foi véritable aux dogmes»; il eût dû ajouter: «de l'Eglise romaine». Même remarque plus loin quand il parle «d'une foi politique qui recouvre l'incroyance théologique». M. Fouillée ne se doute pas qu'il y a une vraie théologie et une fausse théologie, et qu'en tout état de cause la théologie n'est jamais matière à croyance, puisqu'elle est une science comportant comme la plupart des sciences des axiomes (révélés) que nous appelons dogmes et qui sont, eux seuls, objets de foi.

M. Fouillée traite ensuite d'une façon très intéressante les questions relatives à *la presse*, à *la criminalité*, à *l'éducation*. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain. Pourtant au point de vue éducatif qui confine de si près au point de vue religieux, nous ne résistons pas à l'envie de citer l'avis de l'auteur. Il combat ceux qui pensent que l'école telle qu'elle est constituée suffit à la véritable éducation de la démocratie... Il montre que l'accumulation des notions positives n'est pas une éducation des caractères ni des volontés et que celle-ci seule est une éducation morale. En cela nous sommes d'accord avec l'auteur,

mais où nous différons d'opinion c'est quand il affirme « sa confiance dans l'efficacité d'un enseignement ,sociologique' insistant auprès de l'enfant sur la question de solidarité sociale, d'interdépendance des êtres composant le tout dont chacun est partie et qui crée à chacun à la fois des droits et des devoirs...» Mais pour renouveler la vertu morale de l'enseignement, M. Fouillée « ne compte pas sur les bataillons des maîtres d'école, tout dévoués qu'ils soient d'ailleurs à leur œuvre, mais sur certaines hautes personnalités qu'il faudrait de plus en plus attirer vers les questions d'éducation: c'est d'elles que viendra, s'il doit venir, le souffle qui fécondera au point de vue moral l'enseignement nécessairement élémentaire donné dans l'école. Les hommes et non les programmes sont des sources de moralité. » Il y a beaucoup de vrai dans ces paroles du profond penseur qu'est M. Fouillée; il y aurait aussi beaucoup de distinctions à faire; nous les laissons entrevoir dans cette seule question finale: l'enseignement moral religieux, nous ne disons pas jésuitique, ne serait-il pas plus efficace encore que l'enseignement *sociologique* qui ne donne ni auteur ni sanction suffisante à la loi morale, et la source religieuse de cet enseignement moral, ne donnerait-elle pas à celui qui en serait chargé quelque chose de ce caractère supérieur, j'allais dire divin, que M. Fouillée exige du moralisateur et qu'il demande dans l'avenir « à certaines hautes personnalités » toujours trop rares pour régénérer un pays comme la France? A. C.

---

A. GALTON: **The Message and Position of the Church of England;** with a Preface on the Royal Supremacy by J. H. Shorthouse, author of John Inglesant. London, Kegan, 1899.

The above-named book will be found valuable in many ways to the student of English religious thought. M<sup>r</sup> Galton has recently favoured the world, through the *National Review*, with his experiences, which have since been reprinted with additions. When an undergraduate at Cambridge, he tells us, he fell under Ultramontane influences, and was received into the Roman Church when he had scarcely reached man's estate, by the once famous Father Gallwey. His conversion was largely due to the incredibly careless way in which Church history

and dogma were then taught in our English schools, and it is to be feared that a good deal more has yet to be done before this reproach is rolled away. Mr Galton afterwards entered the priesthood of the Roman Church, and, being fond of history, he studied it with interest, only to find that the grounds on which he had embraced Romanism were altogether unsound. The shock unhinged him. He abandoned the Church of Rome, but for a long time led a secular life. In the end he entered the ranks of the English priesthood. Several other men of mark, after leaving Rome, have lapsed into scepticism or Unitarianism, but have finally found their way into the ministry of the Church of England. I may observe parenthetically that Anglicans and Old Catholics have, in my belief, paid too little attention to the remarkable *exodus* from the Roman priesthood which is taking place in France. The recoil from Rome almost invariably lands the convert too far in the opposite direction. But the experience of many seceders from Romanism who have finally settled down among the ranks of our clergy, might convince us that there is little to fear, and every thing to hope for, in the new movement which has commenced in France.

But to return to Mr Galton. His book commences with a spirited and accurate sketch of the mediæval Church, with special reference to England. He speaks of the dangers into which we are plunged at present from the activity of those who would revive mediævalism in this country, but says that they are infinitesimal "compared to the darkness and dangers that encompass Christianity itself, in all those Latin countries which suffer from a developed and aggravated form of these mediæval fictions". His account of the breach between Henry VIII and the Pope, and its causes should be carefully studied by those who are under the dominion of the fictions so assiduously diffused on the Continent by the Roman party. It agrees, almost word for word, with the view I have formerly expressed in the pages of this *Revue*. I value it as an able and entirely independent confirmation of what I have said. Bad as was Henry's conduct in the Divorce question, that of Rome, Mr Galton declares, was "far more disgraceful". The Divorce question was primarily one concerning the succession to the English throne, and closely concerned itself therefore with the position of England among the nations of Europe. The sup-

pression of the monasteries was of a piece with the legislation just announced in France by Mr Waldeck-Rousseau, and was connected with the feeling that the vast possessions in the hands of the "congregations" were a public danger, or, as Mr Galton puts it, were "at the disposal of a foreign and hostile power", its possessors being the "blind and willing agents" of the Pope. He shews how, throughout the period subsequent to the Norman Conquest, the English people made frequent, if often futile, protests against Papal aggressions, and that, violent as were his measures, Henry scarcely did more than restore English relations with Rome to the position in which they were in the reign of William the Conqueror. Of Mary he says she was Spanish, and not English. She made England a satellite of Spain, and reduced us to the lowest and weakest state we ever reached. She did her country the service of showing it what the new Roman Catholicism of Trent and the Jesuits was, and what its methods were. The country has never unlearned the lesson. He further describes, in scathing language, the "cruel, crafty, active, unscrupulous, criminal Romanism" of the Jesuits, and mentions its results in the histories of England, Germany, Holland and France. He calls Elizabeth "the greatest of our rulers". He declares it impossible to write "a decent and true account of Church life from Edward III to Richard III" without veiling it under the disguise of a learned language, and he thence deduces the conclusion that, whatever the state of religion in this country after the Reformation, it was infinitely better than it had been before. Henry VIII, he says "without popular support, could not have tamed the clergy, expelled the Pope, and suppressed the monks". Elizabeth, though more anxious to retain her throne than to identify herself with any particular form of religious opinion, was nevertheless decidedly in favour of a wider, freer, more national form of Christianity than that of Rome, provided it were practicable, as it proved to be, to prevail on the nation to embrace it. He remarks acutely that "the three growing powers of the world, which seem to have all the future with them, are the British Empire, Russia, and the United States, and in none of them except perhaps in the last, is the Roman Church worth considering<sup>1</sup>). I

---

<sup>1</sup>) I may remark that the late Presidential election was a distinct check to the Irish-Roman party in America. J. J. L.

doubt whether, as ruled from Rome at present, or by Italian men and methods, the Roman Church will continue to hold her own in Australia or the United States". While as to the Church which he has rejoined, he says: "As we profess to stand between them [i. e. Protestants and Papists], holding the Creeds, possessing the Sacraments, belonging, as I think, to that Church which comes nearest to the Apostolic and Scriptural pattern, it should be our privilege, instead of adding to the disputes of Christendom, to lead the way in healing them. This has long been held, by moderate men outside us, to be the function of the English Church."

Mr Shorthouse, who writes the preface, is known to Englishmen as the lay author of the striking novel, *John Inglesant*, in which Roman and English methods in religion are picturesquely contrasted. He says of the Roman Curia that "it is founded on falsehood, and falsehood enters, consciously or unconsciously, willingly or unwillingly, into the soul of every human creature that comes under its influence. It has poisoned the wells of religious life. Its story is one of horror and of crime and of cruelty. As I have said elsewhere, it always has been, and is now, the enemy of the human race".

J. J. LIAS.

---

J. GINDRAUX: **Les Espérances messianiques d'Israël, les Poètes et les premiers Prophètes**; Lausanne, Bridel, in-18, 3 fr.

Nous avons déjà fait connaître le tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage<sup>1)</sup>. Le second n'est pas moins important: il est divisé en trois chapitres, dans lesquels l'auteur étudie successivement, toujours au point de vue messianique, les Psaumes, la poésie dramatique et philosophique de l'A. T. (Job, le Cantique des Cantiques, le livre des Proverbes, l'Ecclésiaste), ainsi que les premiers Prophètes (Elie et Elisée, Abdias, Joël, Amos, Osée et Jonas). C'est dire que ce second volume sera suivi d'un troisième.

En attendant que la très grande question des prophéties messianiques apparaisse dans toute son ampleur et dans sa

---

<sup>1)</sup> Voir la *Revue*, n° 30, avril 1900, p. 412.

vraie lumière (car c'est une question d'ensemble plus encore que de détails), tous ceux qui s'en occupent et s'en préoccupent feront bien, déjà maintenant, de lire attentivement ce second volume, qui est rempli de judicieuses remarques et qui, par son exposition claire, tranquille et religieuse, est de nature à éclairer sérieusement ceux que n'aveugle pas le parti pris! Cette exposition manque de fermeté, il est vrai, et le style n'est pas assez serré; mais c'est un défaut de forme, et non de fond.

On lira avec intérêt les passages suivants sur la poésie des Hébreux et sur les psaumes messianiques:

1° « *La poésie des Hébreux* connaît surtout deux genres. Elle n'a fait qu'en entrevoir un troisième. *En premier lieu*, elle s'adonne au lyrisme, ce qui veut dire qu'elle est d'abord subjective. Les chantres israélites prêtent volontiers une voix à leurs émotions, à leurs sentiments. Le psaume, tour à tour prière, ode triomphale, élégie, est l'expression religieuse par excellence de ce genre. La parole des prophètes, sans être au même degré lyrique, tout en tenant davantage de l'éloquence, rentrera pourtant à certains moments dans le même mode. Le Cantique des cantiques se trouve joindre, par exception, un certain tour dramatique à une exaltation de l'amour d'un coloris intense et tout oriental. Nous relèverons le même tour dans l'histoire du livre de Job, avec un fond vraiment tragique. Dans ces deux productions, le génie hébreu touche au genre dramatique. Mais le *second* genre où il excelle est la maxime ou sentence ... Le distique formé de deux membres de phrase constituant un petit tout, est la cadence préférée de cette poésie, qui fournit son épanouissement dans le livre des Proverbes, et dont on relève des traces dans les Psaumes qu'on peut appeler didactiques (v. le 112 et l'admirable 119) .... »  
P. 15.

2° « *Le Psautier* se divise en cinq livres, séparés par autant de formules liturgiques, célébrant la gloire de Dieu. — Or le 1<sup>er</sup> livre, qui s'étend du Psaume 1 au 41, commence par deux hymnes anonymes. Assurément le reste de cette première partie est attribué au roi-prophète, à la seule exception du 33, qui néanmoins dans la version des Septante porte également le nom de David. Ne suffit-il pas cependant de ces deux premiers Psaumes pour montrer que toutes les pièces de cette

première collection ne sont pas l'œuvre du royal artiste? Dans les livres suivants, où l'on distingue aisément les traces de petites collections particulières, apparaît encore le nom de David. — Le 2<sup>e</sup> *livre* s'étend du Ps. 42 au Ps. 72, et se termine par les mots: « Fin des prières de David, fils d'Isaï »; mais les premiers Psaumes nous offrent d'autres noms, et trois autres sont anonymes, au moins en hébreu. — Le 3<sup>e</sup> *livre*, qui s'achève avec le Ps. 89, n'en a plus qu'un sous le nom du poète-roi. — Il en est deux seulement sous ce nom dans le 4<sup>e</sup> *livre*, qui finit au 106; et dans le 5<sup>e</sup>, où l'on distingue plusieurs groupes liturgiques, nous avons 15 Psaumes attribués à David sur 44. Les autres auteurs sont Moïse, Salomon, Asaph, les fils de Koré, Jéduethun, Héman, Ethan .... Il résulte des inscriptions, aux yeux de ceux qui leur accordent leur confiance, que David n'a pas écrit tous les Cantiques du Psautier. Il n'est pas davantage possible d'admettre qu'il soit l'auteur de la formation du recueil ou de la gerbe portant le nom de Psautier et renfermant des morceaux d'écrivains divers. Plusieurs des Psaumes (entre autres le 137) mentionnent en effet l'exil et font songer à une époque bien postérieure à celle du roi-prophète. Si David n'a pas, à la lettre, créé l'ouvrage que nous avons entre les mains, celui-ci garde néanmoins le droit de demeurer sous le nom qui l'a consacré. Le recueil ne s'est-il pas formé à la suite de l'impulsion imprimée par David à la poésie lyrique? C'est en sa qualité de joueur de luth et de poète que le fils d'Isaï paraît d'abord à la cour de Saül (1. Sam. 16, 14—23). » P. 17—18.

Nous recommandons aussi, comme conclusion de ce volume, les pages 305—310.

Cette simplicité dans la méthode et cette loyauté dans la recherche nous font attendre avec impatience le troisième volume.

E. M.

---

D<sup>r</sup> Albert GOBAT: **Histoire de la Suisse racontée au peuple**, avec illustrations de Anker, Robert, Stückelberg, etc.; Neuchâtel, Zahn, gr. in-8°, 660 p.; broché 25 fr., relié 30 fr.

Cette œuvre est magnifique de forme et surtout de fond. Admirablement imprimée par Stämpfli (Berne), supérieurement illustrée par d'excellents artistes, génialement dirigée par un

éditeur qui a prodigué par centaines, dans le texte et hors texte, les planches les plus intéressantes et les plus précieuses, elle mérite les plus grands éloges. Ce n'est qu'avec justice que M. le Dr Richard a dit dans la préface mise en tête de l'œuvre: « Au point de vue de la vulgarisation populaire, je ne pense pas qu'on puisse faire mieux que M. Gobat. Il y était préparé par son érudition, son expérience d'homme d'Etat doublée de celle de Directeur de l'instruction publique de l'un des plus grands cantons. Son œuvre est le résultat d'une conception élevée de la vie nationale et de recherches exactes dans les archives et recueils de documents authentiques.... C'est un monument de science, mieux, un acte de bon citoyen, le témoignage d'un loyal et fervent éducateur du peuple. Tous les patriotes l'en remercieront. »

Non seulement les patriotes, mais les amis de la vérité et de l'humanité. En écrivant l'histoire de la Suisse, l'auteur, en effet, n'a pas perdu de vue un seul instant l'idéal humanitaire qui l'a inspiré. Ses pages sont pleines d'enseignements universels, d'ordre moral et politique, qui se dégagent du fond même des événements racontés. Petit est le champ de bataille, mais grandes sont les luttes: luttes pour la patrie, pour la liberté, pour l'indépendance, pour la civilisation, pour la religion. Je regrette vivement que le caractère de cette Revue ne me permette pas de faire ressortir les hautes leçons de sagesse politique et d'abnégation sociale qu'une telle Histoire renferme, et de montrer comment le peuple suisse a su, malgré la modicité de ses ressources, s'élever au premier rang de la culture intellectuelle et de l'art gouvernemental, par la rectitude de son bon sens, par le sérieux de ses efforts, surtout par la droiture de sa conscience, par son dévouement loyal et profond à son pays, par son infatigable persévérance à chercher toujours le vrai, le beau, le bien, l'utile.

Qu'il suffise d'indiquer aux lecteurs religieux les chapitres intitulés: Les doctrines chrétiennes pénètrent en Suisse; Sous Charlemagne, roi des Francs, empereur d'Occident; L'abbaye de St-Gall et les montagnards d'Appenzell; La réforme de l'Eglise; Guerres civiles confessionnelles; Campagnes des ordres religieux, divisions, trahisons; Nouvelles guerres civiles et religieuses; La ligue rebelle des sept cantons; La victoire du progrès; Evénements contemporains; La Suisse à l'aurore du vingtième siècle.

Peut-être l'auteur a-t-il été trop sobre de détails et d'appréciations sur certains points; peut-être aussi a-t-il terminé son œuvre par un point d'interrogation trop pessimiste. Mais, d'une part, les lecteurs éclairés y suppléeront, et, d'autre part, la ferme droiture du peuple suisse, qui a déjà affronté tant d'orages et dissipé tant de nuages, saura certainement triompher encore des difficultés de l'avenir.

Ce serait amoindrir la valeur de cette œuvre que de dire qu'elle est intéressante comme un roman. Son intérêt est de meilleur aloi: c'est l'intérêt même de l'histoire vraie et palpitative, l'intérêt de l'épopée, qui, même dans les questions du terre à terre quotidien, s'élève et plane dans les nobles régions de l'idée et du devoir; histoire et poème, où les sacrifices de la vie réelle sont toujours à la hauteur de l'idéal. L'auteur, à qui l'on doit déjà un intéressant volume d'histoire sur «La République de Berne et la France pendant les guerres de religion, d'après des documents inédits<sup>1)</sup>», a su prendre le ton et le style *populaires* dans le meilleur sens du mot, en y ajoutant ses qualités personnelles: complète franchise des opinions, ardeur des convictions, vivacité du récit, clarté des conceptions, toutes choses qui assureront le succès de ce remarquable ouvrage.

E. M.

Dr. HEINER: **Theologische Fakultäten und Tridentinische Seminarien.** Ein Wort zur Aufklärung und Verständigung.  
Paderborn, F. Schöningh, 1900.

In letzterer Zeit wurde von römisch-geistlicher Seite förmlich Sturm gelaufen gegen die theologischen Fakultäten. Namentlich thaten sich Regens *Holzammer* und der Jesuit *v. Hammerstein* in der Anpreisung der bischöflichen Seminarien zu ungünsten der theologischen Fakultäten hervor. Ihnen schwebte offenbar Roger Bacons Ideal einer von der Kirche geleiteten und beaufsichtigten, vom Klerus gepflegten Wissenschaft vor. Allein die Zeiten der Vormundschaft der theologischen Fakultäten sind dahin. Nun befürchten die Verteidiger der Seminarien von den theologischen Fakultäten der Jetztzeit allerlei Glaubensgefahren für die Theologiestudierenden. Hammerstein führt als Beweis „die Thatsache an, dass verschiedene Häresien von

<sup>1)</sup> Paris, Gédalge, in-8°, 1891.

diesen Anstalten ausgingen“; er will „nur an den Hermesianismus und Altkatholizismus erinnern, welcher ja an den Universitäten zu Bonn, Breslau und München seine hauptsächlichsten Vertreter besass“. Die heftigen Ausfälle gegen die theologischen Fakultäten machten selbst kirchliche Kreise stutzig und liessen eine *Abwehr* der Angriffe für geraten erscheinen. Eine solche ist die vorliegende Schrift, geschrieben auf „direkte Aufforderung von autoritativer Seite“ und „mit kirchlicher Druckerlaubnis“ veröffentlicht. Vier Fragen stellt sich der Verfasser und beantwortet sie eingehend: 1. Was ist eine theologische Fakultät an einer staatlichen Universität? 2. Will die Kirche durch tridentinische Seminarien die theologischen Fakultäten und das Studium an denselben beseitigt wissen? 3. Bildet der staatsbeamtliche Charakter der theologischen Professoren eine Gefahr für die Kirche? 4. Bildet der Besuch der Universitäten eine Gefahr für die Theologiestudierenden? Er bemüht sich, nachzuweisen, dass die vermeintlichen Gefahren nicht bestehen, und gelangt zu dem Resultat: Fakultäten *und* Seminarien; den Vorzug jedoch giebt er doch dem Universitätsstudium mit bischöflichen Konvikten und Priesterseminarien. „Alle,“ so schliesst er, „denen die Förderung unserer katholischen Interessen in Bezug auf das höhere Studium am Herzen liegt, sind mit mir der Überzeugung, dass dieser Weg geeignet ist, viele Vorurteile gegen das Leben auf Universitäten hinwegzuräumen und einen bedeutenden Schritt weiter vorzurücken zu dem Ziele, von dessen Erreichung auch die Überwindung der auf den wissenschaftlichen Gebieten für die Katholiken Deutschlands nicht zu leugnenden Inferiorität bedingt ist. Hierzu ist vor allem aber nicht bloss die Erhaltung, sondern auch Hebung und Förderung der an den Universitäten noch bestehenden katholisch-theologischen Fakultäten erforderlich. Jeder Rückgang derselben durch Untergrabung ihres Ansehens oder durch Unterbindung ihrer Lebensadern durch Fernhaltung auswärtiger Theologiestudierender von denselben bedeutet einen Verlust unserer katholischen Interessen an den ersten Bildungsstätten der deutschen Nation, an den Centren der deutschen Wissenschaft.“ — Wir sehen, der Verfasser gehört mit den v. Hertling, Schell und Franz Müller zu den „rari nantes in gurgite vasto“. Wird er sich, weil gestützt „von autoritativer Seite“, länger auf der Oberfläche halten, als etwa Schell?

Pfr. SCHIRMER.

HOENSBROECH (Graf von): **Das Papsttum in seiner social-kulturellen Wirksamkeit.** Erster Band: Inquisition, Aberglaube, Teufelsspuck und Hexenwahn. Zweite, unveränderte Auflage. Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1900. L und 683 Seiten. Preis 12 Mark.

Jahrzehntelang hat dem Verfasser nach eigenem Geständnis (Vorwort) der Inhalt dieses Werkes auf der Seele gebrannt — Jahrzehntelang jedoch überdeckte er alle Zweifel und Bedenken „mit dem Riesenleichenstein des Auctoritätsglaubens der römischen Kirche“. In Brüssel, im Hause der Bollandisten, hat er die Papstgeschichte in ihrer wahren Gestalt kennen gelernt. Ein langer Aufenthalt auf der Berliner Universität und Benutzung der Berliner wissenschaftlichen Hülfsmittel trugen wesentlich dazu bei, diese Ergebnisse zu schnellerer Reife zu bringen. So entstand das Buch. Der Verfasser stellt sich darin die Aufgabe, den Beweis dafür zu erbringen, *dass das Papsttum in seinem Anspruche, eine göttliche, von Christus, dem Stifter des Christentums herrihrende Einrichtung zu sein, ausgestattet mit göttlicher Irrtumslosigkeit (Unfehlbarkeit) in allen Fragen des Glaubens und der Sitte, die grösste, die verhängnisvollste, die erfolgreichste Lüge der gesamten Weltgeschichte sei.* Diesen Beweis will er durch die Geschichte des Papsttums selbst erbringen. Zu diesem Behufe unterwirft er in diesem Bande *a) Papsttum und Inquisition, b) Papsttum und Aberglauben, c) Papsttum und Hexenunwesen, d) die Verantwortlichkeit des Papsttums für Inquisition, Aberglauben und Hexenunwesen* einer gründlichen, auf zahlreiche beglaubigte Quellen gestützten und scharfen kritischen Untersuchung. Um Hoensbroechs Waffen-Arsenal nur einigermassen würdigen zu können, nennen wir: Die Practica Inquisitionis des Inquisitors Bernhard Quidonis (1306—1331 Inquisitor), das Directorium Inquisitorum des Dominikaner-Inquisitors Nikolaus Eymeric (aus dem 14. Jahrhundert, mit päpstlicher Genehmigung herausgegeben von Fr. Pegna 1385), der Tractatus de officio s. s. Inquisitionis des Thomas Careña (Lyoner Ausgabe 1659, dem General des Dominikanerordens Thomas Turco gewidmet), die Resolutiones morales des Antonius Diana (1667), ein Inquisitionshandbuch des Franziskanerordens (16. Jahrhundert), das Sacro Arsenale des Dominikanerinquisitors Thomas Menghini (Rom 1693), die

päpstlichen Bullen Vox in Roma (1233) und Summis desiderantes (1484), der „Hexenhammer“ (1489) und das „Ameisenbuch“ (1491), die Disquisitiones magicæ des Jesuiten Delrio (1598), des Tractatus de confessionibus maleficorum et sagarum des Weihbischofs von Trier, Binsfeld (1587—1593) u. s. w. Hoensbroech giebt erschöpfende Auszüge aus diesen Quellen und stellt ihnen gegenüber die ultramontane Geschichtsklitterung der Hefele, Hergenröther, Janssen-Pastor, Duhr und anderer ins gebührende Licht. Das Resultat ist: „*Die Päpste haben jahrhundertelang an der Spitze eines Mord- und Blutsystems gestanden, das mehr Menschenleben geschlachtet, mehr kulturelle und sociale Verwüstungen angerichtet hat als irgend ein Krieg, als irgend eine Seuche. „Im Namen Gottes“ und „im Namen Christi“!*“ Das Papsttum war bona fide bei dieser Kulturarbeit, es glaubte wirklich, durch sie Gott, Christus, dem Christentum zu dienen. Gewiss, die Ketzer und Hexen mordenden Päpste waren nicht Mörder der Gesinnung und der Erkenntnis nach. Aber nichts zeugt vernichtender wider die *Göttlichkeit* des Papsttums und seiner Träger, als gerade *diese* bona fides während ihrer sechshundertjährigen *Blutarbeit*.“ Ein Resultat, zu dem altkatholische Gelehrtenarbeit schon *vor* Hoensbroech gekommen ist. Hoensbroechs besonderes Verdienst ist es, im vorliegenden Buche eine encyklopädische Darstellung der weiten Materie, eine „encyclios disciplina“ mit kritischer Schärfe gegeben zu haben. Es ist der ätzende Stift Hogarths, mit dem die social-kulturelle Wirksamkeit des Papsttums hier gezeichnet ist, nur mit dem Unterschiede, dass Hoensbroech nicht wie Hogarth karikiert, sondern erschütternde Wahrheit giebt. Wer die Wahrheit über das Papsttum wissen will — und das muss jeder, der in unserer stürmischen Zeit an der Rettung unserer Gesamtkultur mitarbeiten will — für den wird neben den Arbeiten altkatholischer Gelehrten, eines Döllinger, Reusch, Friedrich, Langen u. a. auch Hoensbroechs Buch eine schätzbare Quelle sein.

Pfr. SCHIRMER.

---

A. LOPOUKHINE: **Histoire de l'Eglise chrétienne** (en russe);  
2 vol., 1900.

M. A. Lopoukhine, professeur à l'académie théologique de St-Pétersbourg, vient de publier un livre fort intéressant et

fort bien fait: c'est une « Histoire de l'Eglise chrétienne au XIX<sup>e</sup> siècle ». Le premier volume (588 pages) contient l'histoire du catholicisme romain, de l'ancien-catholicisme, du protestantisme et de l'anglicanisme. Le second volume, qui paraîtra prochainement, contiendra l'histoire des Eglises orthodoxes orientales. La partie qui intéressera le plus les lecteurs de la « Revue internationale de Théologie » est, sans doute, celle qui traite de l'ancien-catholicisme; je me permettrai donc de leur en présenter quelques extraits.

L'auteur est un savant de la bonne école, très orthodoxe, mais en même temps libéral, objectif et capable de se mettre au point de vue de son interlocuteur, ou de son antagoniste. Son jugement a donc d'autant plus de mérite et il offre d'autant plus d'intérêt. Je ne m'arrêterai pas à l'exposé des origines de l'ancien-catholicisme. Les lecteurs de la « Revue » les connaissent; je me bornerai à dire que cet aperçu succinct donne une idée très claire et très exacte des événements et des principaux acteurs de ce grand drame. L'auteur raconte les dernières péripéties du concile de 1870, la proclamation du dogme de l'inaffabilité personnelle du pape, ce grand mensonge, ce grandiose sophisme de l'Eglise romaine; l'indignation qu'il a soulevée dans l'âme de ceux qui en compriront les dangers tant pour la liberté individuelle que pour l'Eglise et même pour l'Etat; l'opposition de la minorité des membres les plus éclairés du concile, et enfin leur pitoyable défection devant la menace de la curie romaine, menace si carrément formulée par le général des jésuites, le P. Becks. « Quand le vent change », a-t-il dit, « ce sont les girouettes les plus haut placées qui tournent les premières. Faites sentir aux princes de l'Eglise qu'ils n'ont plus que le choix entre leur soumission et une existence entourée de richesse et de faste, ou leur opposition, suivie de l'anathème de l'Eglise et d'une vie de misère et d'opprobre, et vous verrez qu'il n'en restera pas un seul qui ne vienne à nous! » Et à la honte de l'épiscopat catholique-romain, la prédiction du jésuite se réalisa. *Pas un* évêque ne résista. Le père Becks connaissait son monde<sup>1)</sup>!

---

<sup>1)</sup> J'ai eu, plus tard, l'occasion de faire (à Fiesole) la connaissance de ce sinistre et terrible personnage. Tout petit, borgne et contrefait, il produisait, de prime abord, un effet étrange, presque comique; mais au bout de quelques minutes de conversation, on sentait qu'on avait affaire à un homme d'une haute intelligence in-

Le professeur Lopoukhine décrit avec une sympathie marquée l'activité des chefs de l'ancien-catholicisme, tant en Allemagne et en Suisse qu'en France et en Autriche, ainsi que celle des congrès auxquels assistèrent les représentants des autres Eglises chrétiennes indépendantes de Rome. Il expose les principes et le critérium acceptés par les théologiens venus de toutes parts à ces congrès, et s'arrête surtout sur le premier point de la déclaration des évêques anciens-catholiques: « Nous maintenons absolument le principe de St. Vincent de Lérins, disent-ils, et acceptons dans toute sa plénitude la foi dogmatique de l'ancienne Eglise, telle qu'elle est exprimée dans les décisions dogmatiques des conciles œcuméniques. » Lopoukhine relève l'importance de ce point pour les rapports qui se sont établis entre les anciens-catholiques et les orthodoxes d'Orient. Il cite un passage de la « Théologie orthodoxe » du métropolitain Macarius où est affirmée la même idée. « L'Eglise vraie », dit Macarius, « est celle qui garde dans sa plénitude et sans modifications l'enseignement de l'ancienne Eglise œcuménique et des Pères *unanimes*. L'Eglise vraie est celle qui maintient l'ancienne foi sans en rien retrancher et sans y rien ajouter. » Or c'est précisément le point de vue des théologiens anciens-catholiques, c'est leur doctrine. L'auteur remarque que St. Vincent de Lérins est souvent cité comme une autorité indiscutable par les dogmatistes russes les plus connus: Macarius, déjà nommé, le professeur Tcheltzof, l'évêque Sylvestre, etc. Il n'est pas étonnant, continue Lopoukhine, que tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'Eglise ont unanimement acclamé les décisions des congrès anciens-catholiques. Il s'arrête surtout sur celui de Lucerne, où s'étaient rendus les représentants de toutes les différentes Eglises non soumises à Rome. C'est à ce congrès que l'archevêque de Patras, Nicéphore Kalogéras, en réponse à un remarquable discours de Mgr l'évêque Herzog (qui parlait de la fidélité des Eglises d'Orient à l'ancienne foi), après avoir salué à trois reprises l'autel de l'Eglise du Sauveur où tous nous écutions la messe, donna en langue grecque sa

---

capable de transiger, d'une volonté de fer, et, en somme, à l'homme le plus puissant du monde. Effectivement, ne tenait-il pas dans sa main la conscience, l'âme de deux cent millions de catholiques-romains avec leur bonhomme de pape, qui plus que jamais n'est qu'un outil dans les mains des jésuites?

bénédiction à l'assistance. Ce fut un spectacle touchant et vraiment chrétien.

Il serait difficile, dit le professeur Lopoukhine, de prévoir les destinées futures du mouvement ancien-catholique; notre époque n'est guère propice à l'étude des questions religieuses, les intérêts matériels priment tous les autres; l'ancien-catholicisme a pourtant trouvé un écho sympathique parmi les savants des Eglises non soumises au pape. Les grands progrès s'obtiennent difficilement, mais il est incontestable que le mouvement ancien-catholique est grand par lui-même et qu'il a un grand rôle dans l'avenir; ne pas vouloir comprendre son importance, dit Lopoukhine, le traiter avec la froide indifférence d'un orgueilleux pharisen, serait non seulement un crime devant le tribunal de l'histoire, mais encore un péché devant Dieu! L'ancien-catholicisme est le triomphe de l'antique vérité orthodoxe en Occident, le méconnaître et le mépriser serait donner une preuve de grossière indifférence pour le succès de la vérité! Pour nous orthodoxes, ce mouvement est important en ce que, après de longues années d'éloignement, les représentants de la théologie orthodoxe ont retrouvé la possibilité d'entrer en rapports directs avec les représentants les plus considérables et les plus éminents de la théologie occidentale.

Une suite du congrès de Lucerne, continue Lopoukhine, et l'une des plus importantes, a été la fondation de la *Revue internationale de Théologie*. C'est dans cet organe que des théologiens appartenant à différentes Eglises ont échangé leurs vues sur de graves questions, les ont éclairées et les ont rendues plus accessibles à la compréhension du public.

M. Lopoukhine conclut en ces termes: Notre époque n'est pas un terrain propice pour le succès rapide des mouvements noblement idéalistes comme l'est l'ancien-catholicisme. Les masses populaires sont trop embourbées dans la superstition romaine pour le comprendre, et les classes plus élevées trop adonnées aux intérêts matériels pour lui accorder l'attention qu'il mérite. Beaucoup d'entre les plus illustres champions de l'ancien-catholicisme ne sont plus de ce monde, leur œuvre traverse une crise pénible; les jésuites et leurs adhérents s'en réjouissent, mais nous, orthodoxes d'Orient, nous ne les imiterons certainement pas; toutes nos sympathies sont du côté de ce mouvement qui contient indubitablement les germes de la re-

naissance de la grande Eglise occidentale ; et moins nos frères spirituels sont puissants matériellement, plus nous devons les soutenir de nos sympathies les plus profondes dans la lourde tâche qui leur est imposée par la divine providence. K.

On lit dans l'*Altkatholisches Volksblatt* du 30 novembre 1900 : « *Russland*. Der ‚Kirchenbote‘, das Organ der geistlichen Akademie in St. Petersburg, dessen Herausgeber Prof. Lopuchin, ein treuer Freund des Altkatholizismus, ist, bringt aus Anlass des 30jährigen Bestandes des Altkatholizismus einen warm und sympathisch gehaltenen Aufsatz zur Würdigung unserer Bewegung und Kirche, der nur dazu dienen kann und hoffentlich dazu dienen wird, manche engherzigen Anschauungen russischer Theologen, die über dem peinlichen Festhalten an der nationalen Form des Christentums den rechten Blick für den historischen Gehalt einer Kirche verlieren, zerstreuen zu helfen. Der Aufsatz betont in seinen Ausführungen, wie einerseits die Altkatholiken in Lehre und kirchlicher Disciplin sich der alten Kirche genähert haben, von der die römische Kirche so weit sich entfernt hat, und wie dadurch der Altkatholizismus im Abendland der einzige Vertreter der altkirchlichen ökumenisch-katholischen Wahrheit ist. Andererseits würdigt der Aufsatz, wie auf Grund der Rückkehr zur alten Kirche der Altkatholizismus die hohe geschichtliche Aufgabe hat und sie teilweise auch schon erfüllt hat, zu einer Union der christlichen Kirchen, zunächst der katholischen Kirchen des Abendlandes und Morgenlandes die Vorbedingungen zu schaffen und in seiner Existenz die richtige Basis dafür darzubieten. Die äussere Kleinheit der altkatholischen Kirche soll für die orthodox-russische Theologie nicht ein Anlass sein, sich einer so fest auf altkirchlichem Boden stehenden Organisation gegenüber ablehnend oder ungünstig gegenüberzustellen. Die Altkatholiken sind in altkirchlichem Sinne in der Lehre vollkommen orthodox ; die Punkte, wo sie manche Forderungen gewisser russisch-theologischer Kreise ablehnen, sind nicht dogmatischer Natur, sondern von rein historischer Beschaffenheit — gemeint ist vor allem das Verlangen, dass die Altkatholiken das Wort Transsubstantiation in der Abendmahlfeier annehmen sollten. — Sie halten als orthodox-katholische Christen des Abendlandes diesem, d.h. der römischen Kirche ihren Abfall vom Glauben der alten Kirche als leben-

diges Gewissen stets vor Augen. Je bedrängter sie vom römischen Katholizismus sind, je schwieriger ihre Stellung, desto mehr soll die orthodoxe Kirche und Theologie ihnen zur moralischen Unterstützung die Bruderhand reichen als Zeugen der ökumenisch-katholischen Wahrheit im Abendland. Diese freundliche Beurteilung unserer Bewegung, die sich nicht, wie leider manche russische Theologen, an kleinliche Äusserlichkeiten hängt, sondern nach dem Wahrheitsgehalt im ganzen forscht, verdient unsere volle Anerkennung und unsren lebhaften Dank. Möge sie zur Aufklärung über uns in der russisch-theologischen Welt guten Erfolg haben.»

---

J. LOSERTH, korrespondierendes Mitglied der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften: **Ein Hochverratsprozess aus der Zeit der Gegenreformation in Innerösterreich.** Nach den Akten des k. und k. Haus-, Hof- und Staatsarchivs in Wien und des steiermärkischen Landesarchivs in Graz. Wien 1900.

Eine kleine, aber inhaltreiche, bedeutsame Schrift. Gleich der Eingang führt uns in medias res. „Wenn man“, sagt Loserth, „die von katholischer Seite ausgegangenen Rechtfertigungsschriften über das Vorgehen Ferdinands II. gegen den innerösterreichischen Protestantismus, deren bedeutendste von dem Stainzer Propste Jakob Rosolenz herrührt, durchliest, so findet man in ihnen mit mehr oder minder starker Betonung als angebliche Thatsache in den Vordergrund gestellt, dass Ferdinand II. zu diesem seinem Vorgehen genötigt war, weil der Gehorsam gegen die Obrigkeit allenthalben im Lande schier erloschen war und man unter den Protestanten nichts fand als Widersetzlichkeit, Tumult und Rebellion“; und er macht uns mit einem Schreiben Ferdinands II. an den Herzog Maximilian I. bekannt, worin der Erzherzog klagt, er habe lange genug über die Anmassung der Prädikanten Geduld getragen; von den wider die katholischen Fürsten und andere auf den Kanzeln ausgesprochenen Schmähungen wolle er nichts sagen und nur so viel bemerken, dass sie in allen Städten und Märkten den Bürgern den Ungehorsam gegen die Obrigkeit eingebildet, dass sich an mehreren Orten Rebellion erzeigt, und wenn es der Allmächtige nicht verhütet hätte, hätte Blut-

vergiessen erfolgen können. „Man weiss heute,“ bemerkt dazu der Verfasser, „dass es diese viel verrufenen Prädikanten und mit ihnen der in seiner unentwegten Treue gegen das angestammte Herrscherhaus so sehr und so unrecht verdächtigte Herren- und Ritterstand gewesen ist, der ein Blutvergiessen verhindert hat . . . . Nichtsdestoweniger hat man auch den Herren- und Ritterstand in seiner Treue verdächtigt, und diese in Korrespondenzen und Akten vorkommenden Anwürfe haben ihren Weg in die Geschichtswerke alter und neuerer Zeit gefunden.“ Loserth nennt nur *einen* Fall im ganzen Verlaufe der Gegenreformation, wo Verhaftungen von Bediensteten der steiermärkischen Landschaft vorgenommen wurden, weil der Verdacht des Hochverrates vorlag. Es ist dies der Fall mit dem innerösterreichischen Agenten am kaiserlichen Hofe in Prag, *Hans Georg Kandelberger*, und dem steiermärkischen Landschaftssekretär *Adam Gabelkofer*, die beschuldigt wurden, versucht zu haben, den Erzherzog Ferdinand II. und seine Familie aus dem Lande zu jagen, ja zu töten. Den *Beweis* hierfür hat jedoch der Prozess nicht erbracht, und auch Fr. v. Hurter, der ausgesprochene Anwalt der Gegenreformation in Innerösterreich, vermochte nicht zu erweisen, dass der Verdacht ein begründeter war. Völlig aufgehellt freilich wird die Sache, bemerkt Loserth, auch durch die von ihm herangezogenen Akten des k. k. Haus-, Hof- und Staatsarchivs und des steiermärkischen Landesarchivs nicht. So viel aber dürften sie erkennen lassen, dass von einem Verbrechen Kandelbergers nicht geredet werden darf. Wir dürfen es dem Verfasser aufrichtig danken, dass er dies Ergebnis klargestellt hat. Ein weiteres dankenswertes Unternehmen wäre es nun, auf Grund solcher Ergebnisse eine Generalrevision aller aus klerikaler Feder stammenden Geschichtsbücher vorzunehmen!

Pfr. SCHIRMER.

---

G. MATHESON: **D'où nous vient le Christ?** Traduit de l'anglais par Cl. de Faye; Lausanne, Bridel, br. in-8°, 1900.

L'auteur se place en face du Christ des Evangiles, il contemple son caractère, cherche à l'analyser exactement dans ses lignes essentielles; et, cette analyse faite, il raisonne ainsi: un homme de ce caractère n'est expliqué ni par le judaïsme

ni par le paganisme de son temps; il ne vient donc pas d'une évolution humaine d'éléments qui se trouveraient dans la nation juive ou dans les nations payennes; donc il vient de Dieu, et il apporte avec lui une nouvelle vie à l'humanité. « Si nous trouvons que la Judée a moissonné où elle n'a point semé et recueilli où elle n'a point répandu, si nous voyons qu'elle est le berceau d'une idée qui dépassait sa force de conception, et quand elle vit le jour, sa puissance de compréhension; si dans son contact avec les gentils, elle ne nous laisse découvrir aucun germe d'où cette notion ait pu sortir naturellement; si nous constatons que cette idée ne répond, ni en essence, ni dans la vie, à toutes les aspirations du monde payen, renversant de fond en comble la force physique, idéal du monde, transformant le jugement qu'il porte sur la puissance mentale, réglant dans l'ombre sa notion de la culture esthétique et plaçant sur une base tout autre l'espérance d'un royaume théocratique; si nous trouvons que cette idée arbore un nouvel étendard d'héroïsme, ne sommes-nous pas contraints de demander si, même au plus bas mot, nous ne nous trouvons pas en face d'une preuve d'une nouvelle vie dans l'humanité? » p. 30-31. — Excellent argument, mais à la condition de le développer avec des documents sérieux.

E. M.

---

D<sup>r</sup> MURRAY MITCHELL: **Coup d'œil sur les religions en dehors du christianisme, leur état actuel et leurs perspectives**; traduit de l'anglais par Cl. de Faye, avec illustrations (musée Guimet); Genève, Eggimann, in-18, 87 p. — **L'Orient et la Bible. L'hindouisme ancien et moderne**; traduit sur la 2<sup>e</sup> édition par le même; in-18, 310 pages.

J'ai déjà mentionné le premier de ces ouvrages et annoncé le second<sup>1)</sup>). J'ajouterai simplement, sur le premier, qu'il n'est qu'une « rapide esquisse » de chaque religion, mais claire et exacte, et par conséquent utile. Ces religions sont: l'animisme ou le culte des esprits, l'hindouisme, le bouddhisme, le zoroastrisme, les religions de la Chine, celles du Japon, et le mahométisme.

---

<sup>1)</sup> Voir la *Revue*, juillet 1899, p. 618-619.

Le second ouvrage est entièrement consacré à l'hindouisme. La littérature sur cette matière est considérable (p. VII-VIII). L'auteur, qui la connaît, n'a pas eu la prétention de l'épuiser, encore moins de la remplacer. Son travail n'en a pas moins sa raison d'être et son utilité. M. A. Barth, de l'Institut, l'a jugé ainsi: «Cet élégant petit volume, dont le titre indique exactement le contenu, est une œuvre de vulgarisation au meilleur sens du mot. Sans appareil, surtout sans étalage d'érudit, il offre un aperçu très sage et fort suffisant de l'histoire des religions de l'Inde depuis l'origine jusqu'au temps présent. Pour les périodes anciennes de cette histoire, l'auteur ne prétend pas nous donner du nouveau; mais il est bien informé, il sait par lui-même, et il va droit à l'essentiel. A mesure qu'il approche de l'époque moderne et contemporaine, il devient original; il a longtemps résidé dans l'Inde et il nous parle de ce qu'il a vu.» Cette résidence a duré 35 ans.

L'auteur entend par hindouisme la forme la plus antique de la croyance, celle qui, antérieure au bouddhisme, est exposée dans les Véadas de l'Inde, et qui était, à l'origine, commune à toutes les branches de la famille aryenne ou indo-européenne. L'hindouisme compte 190 millions d'adhérents. Loin de ne voir dans cette religion que des erreurs et des vices, l'auteur signale ses mérites aussi fidèlement que ses démerites. Il indique ainsi les parties du canon hindou: les 4 Véadas, les 6 Darsanas ou systèmes philosophiques et les 18 Puranas. Les Véadas comptent au moins 30,000 strophes. Les traités philosophiques sont considérables. Les Puranas contiennent probablement un million et demi de vers sans compter les traités supplémentaires appelés Upa-Puranas. Les Hindous appellent *Sruti* (*ce qui a été entendu*) les parties de leur littérature sacrée qui renferment la révélation directe; et *Smriti* (*ce dont on se souvient*) les parties qui représentent la tradition ou l'explication du Sruti. Les grands poèmes épiques, le Ramayana et le Mahabharata, se placent entre les livres pleinement inspirés et ceux qui ne le sont pas. Aucun concile n'a jamais statué sur ce sujet; l'idée d'une Eglise ou d'un pape formant une autorité infaillible en matière de foi, est étrangère à l'esprit hindou.

Cet ouvrage est donc un très bon résumé. Il faut lire en particulier les deux derniers chapitres, intitulés: Résumé et

Conclusion, Parallèle entre l'hindouisme et le christianisme. Ces deux chapitres sont très personnels et très instructifs.

E. M.

L. PAUTHE: **Bourdaloue**; Paris, Lecoffre, in-8°. 1900, 6 fr.

Quoique étudié déjà par les Maury, les La Harpe, les Villemain, les Sainte-Beuve, les Feugère, les Blampignon, les Hurel, les PP. Lauras et Chérot, etc., Bourdaloue a su attirer encore l'attention de M. Pauthe. Ayant déjà publié deux volumes sur Bossuet et Fénelon, et voulant passer en revue les maîtres de la chaire en France au XVII<sup>e</sup> siècle, M. le chanoine d'Albi a dû nécessairement aborder Bourdaloue, comme il abordera sans doute prochainement Fléchier et Massillon. Son volume sur Bourdaloue ne me semble pas avoir d'autre raison d'être, bien qu'il en appelle à des documents « nouveaux », documents très peu importants.

Deux choses m'ont paru assez « nouvelles » dans son volume: c'est d'abord l'importance et la gravité avec lesquelles il a voulu démontrer contre Maury, contre La Harpe, contre Hurel, etc., que son héros avait une excellente mémoire et qu'il ne prêchait pas les yeux fermés; c'est ensuite l'aveu qu'il a fait, avec preuves à l'appui, que Bourdaloue n'admettait pas l'infalibilité du pape et qu'il professait les traditions gallicanes sur la constitution de l'Eglise, telles que Bossuet les entendait (p. 324-331). Et encore ce dernier point était-il connu; mais M. Pauthe l'a mis en plus grande lumière. Dans les circonstances présentes, il fallait un certain courage, et il faut lui en savoir gré.

Quant au genre d'éloquence de Bourdaloue, à sa manière de composer et d'écrire, au sérieux de sa prédication et de sa morale, au piquant de ses portraits, aux succès qu'il a obtenus, l'auteur n'a fait que répéter ce que tout le monde sait; mais il l'a répété en le délayant outre mesure. Son volume, quoique généralement bien écrit, renferme pourtant des pages qui sentent la phrase; il eût gagné à être réduit des trois quarts. Au lieu de reproduire une quantité de passages de Bourdaloue, M. Pauthe eût mieux fait, je crois, d'exposer méthodiquement les idées théologiques de ce dernier sur les points les plus essentiels du christianisme. Cet exposé eût été plus utile

et plus caractéristique qu'un essai, d'ailleurs incomplet et douteux, de chronologie de ses sermons.

Que Bourdaloue ait été le missionnaire de Louis XIV contre les protestants et qu'il ait prêché à ce titre à Montpellier, c'est ce que M. Pauthe n'a pas cherché à dissimuler. Naturellement M. Pauthe, qui est un panégyriste plus qu'un historien, a trouvé son jésuite admirable, admirable contre les protestants, admirable contre les jansénistes, admirable contre les quiétistes, admirable partout, admirable toujours ! Le fait est que les passages de Bourdaloue cités par M. Pauthe contre les protestants sont d'une faiblesse extrême. Quelle superficialité dans le débat sur la foi et les œuvres, comme si les protestants avaient voulu exclure les œuvres, et les catholiques la foi (p. 296) ! Quelle banalité de ressasser sans cesse les calomnies, mille fois réfutées, des jésuites contre Luther et Calvin ! Bourdaloue s'est dispensé de réfuter directement les erreurs des réformés; il a eu tort. Il a préféré repousser la réforme parce qu'elle était représentée par des hommes prétendus coupables; il a eu tort plus encore: n'était-ce pas, en effet, autoriser les ennemis du romanisme à repousser ce dernier parce qu'il était représenté par un Alexandre VI, par un Léon X et par tant d'autres papes pires encore ? M. Pauthe rapproche le *Sermon sur la Sévérité chrétienne* de l'*Histoire des Variations* (p. 301), comme si cette *Histoire* n'était pas aujourd'hui réfutée dans la plupart de ses pages.

Les arguments contre les jansénistes sont plus faibles encore. Que Bourdaloue jésuite en ait voulu à l'inspirateur et à l'auteur des *Provinciales*, il n'y a rien là que de très humain. Qu'il ait accusé Pascal de « médisance », rien de plus naturel; il aurait même pu se rebiffer davantage, car le mot « médisance » est un aveu que Pascal a dit vrai. Mais le bon Père n'a pas remarqué qu'en flétrissant la médisance et en croyant flétrir Pascal et Arnauld, il flétrissait plus encore sa propre compagnie, coupable non seulement de médisances, mais de calomnies, et de quelles calomnies ! Après chaque tirade de Bourdaloue, les prétendus jansénistes auraient pu lui répliquer: « Et vous ? » M. Pauthe, qui a cité les tirades (p. 309-310), ne l'a pas remarqué. Il a préféré défendre et Bourdaloue et toute sa Compagnie; il a trouvé plus commode d'en appeler à Voltaire (p. 352), qui détestait Pascal et qui a été bien aise de

lui décocher un trait en l'honneur de ses anciens maîtres. M. Pauthe a même trouvé bon, pour mieux le combattre, de dénaturer le jansénisme. « Le jansénisme », a-t-il dit, « faisait de l'homme une créature non seulement déchue, mais *irrémédiablement pervertie en dépit de tous les effets et de toutes les grâces de la rédemption*; il *supprimait le libre arbitre*, il stérilisait la volonté et il *annulait ainsi la possibilité du mérite* » (p. 308). Dans quels ouvrages « jansénistes » M. Pauthe a-t-il lu ces horribles doctrines? Est-il donc nécessaire de calomnier ses adversaires pour se déclarer soi-même irréprochable? Et c'est cette « logique » que M. Pauthe ne craint pas de proclamer « impitoyable » (p. 5)! Et c'est avec cette « logique impitoyable » qu'on ose suspecter « la bonne foi » d'un Pascal, prendre la défense des casuistes et traiter les *Provinciales* d'« infâme pamphlet » (p. 345)!

C'est ainsi qu'on discute maintenant et qu'on écrit l'histoire chez les chanoines d'Albi. E. M.

---

**F. W. PULLER: The Primitive Saints and the See of Rome.**

With an Introduction by Edward, Lord Bishop of Lincoln.  
Third Edition, revised and enlarged. London, Longmans,  
Green & Co., 1900. Price 16 s.

The first edition of this book was published in 1893. It comprises a series of addresses delivered to Anglican Priests in the city of London. Mr Puller's purpose in these discourses was to convince his colleagues that the Popes have no divinely given Primacy or Jurisdiction.

Although these lectures were especially composed for and addressed to the clergy, they are nevertheless full of interest to all laymen who recognize the importance of the subject of which they treat, and will be easily understood by such, for Mr Puller's language is clear and persuasive and he has wisely confined Latin and Greek quotations to foot-notes, in so far as that was possible. In two lectures which Father Puller subsequently added to his book, he proves that communion with the Roman See is not a necessary condition of membership in the Catholic Church.

The new edition of the book, which has lately come out, is not a mere reprint of the former lectures; considerable changes have been made and much of the additional subject-matter is altogether new and represents the result of further research. Incorporated with the work are several appendices dealing with such interesting subjects as: "Papal presidency at General Councils", "The canons of Sardica and the Eastern Church", and others. The author sets forth in five lectures, which are here published for the first time, the history of the relations of the Church of Antioch, and of the Eastern Church generally, to the Church of Rome during the years which elapsed between 330 and 398.

The present edition includes also a number of clever answers to Roman Catholic writers, who had criticized the two earlier editions. A book on such important questions naturally called forth severe criticism, but we are glad to see that the author's view has not been in any wise modified by it; he stands on solid historic ground. He says himself: "The general impression which these criticisms have left upon my mind is, that it is quite hopeless to defend the papal claims by an appeal to the Fathers and to the history of the early Church."

Father Puller's replies to the statements and arguments of his opponents are both courteous and charitable; nothing unfair or disloyal can be laid to his charge, he claims only the right to contribute to the victory of Truth.

An analysis of particular parts of such a book as this would have little interest for the readers of the "Revue". We therefore restrict ourselves to the general impression it is calculated to produce on those who study it carefully. It merits the attention of continental readers, for we are convinced that it is really one of the best works of its size on Roman claims. It contains many details about Church History, during that critical and important period from the first to the sixth century, which one could only otherwise obtain by consulting numerous theological publications. This feature constitutes it a book of reference for those who wish to equip themselves for controversy not only between Anglicans and Rome but also between all true Catholics and Rome.

The author is fully alive to the importance of the subjects he treats, as the following passage proves: "Those (papal)

claims either rest on a most fundamental part of the revelation which God has been pleased to make to His people, or else they must be rejected by Catholic believers, and by Christians generally, as embodying a grievous perversion of truth. The papal theory is too tremendous, too far-reaching in its results, too peremptorily pressed by those who believe in it, and too widely prevalent, both in the middle ages and in modern times, for it to be safe or wise to ignore it. It is a thing which has to be faced, and either accepted or rejected." And on his refutation of these papal claims Father Puller has bestowed an immense amount of careful labour, his arguments against the same are clear and incontrovertible, he appeals mainly to the acts and writings of those saints of the Primitive Church whose sanctity has been in some formal way recognized by the Church. If we have one regret, it is that the author has not devoted a chapter to the consideration of the modern claim of the papacy to doctrinal infallibility, as such an addition would, we think, have been useful to many.

His Lordship, the Bishop of Lincoln, has written the Introduction to the present edition as also that of the first one. We heartily join the learned theologian in his eulogy of M<sup>r</sup> Puller's work and pray with him that it may please God to preserve, purify and strengthen his holy Catholic Church.

Dr J. KUNZ,  
Rector of the Old Catholic Church at Berne.

---

L. SALEMPIER: **Le grand schisme d'Occident**; Paris, Lecoffre, in-18, 1900, 3 fr. 50.

Quoiqu'il soit divisé en chapitres méthodiquement disposés selon l'ordre chronologique des faits, cet ouvrage est moins un exposé historique du sujet qu'une plaidoirie en faveur de la papauté. L'auteur ne pouvait guère faire autrement, soit parce que l'école ultramontaine à laquelle il appartient ne saurait, sans se suicider, exposer simplement et loyalement l'histoire de ce schisme, soit parce que c'est d'ailleurs son principe et son procédé de plier les faits aux dogmes romains et de dénaturer l'histoire en prétendant l'expliquer pour couvrir ces derniers.

Ce volume est très intéressant à ce point de vue, comme spécimen de ce que l'esprit de parti aux abois et au service d'une cause mensongère est capable d'imaginer. Qu'on en juge par quelques détails.

1<sup>o</sup> En présence des papes Urbain VI et Clément VII s'anathématisant réciproquement, Urban VI disant *urbi et orbi* que Clément VII n'était pas pape et Clément VII disant la même chose d'Urbain VI; bien plus, en présence des trois papes Benoît XIII, Grégoire XII et Jean XXIII, continuant et aggravant les mêmes divisions et les mêmes anathèmes, on s'était dit dans l'univers entier qu'on était, hélas! en face d'un schisme réel et trop réel. Pour l'école ultramontaine actuelle, représentée par les Bouix, les Didiot, auxquels adhère M. Salembier, il n'y a pas eu de schisme! Voici les propres expressions de M. Didiot, dans la *Logique surnaturelle objective* (prière de remarquer ce titre): «Ce qu'on appelle, *un peu à tort*, le grand schisme d'Occident, *n'était qu'une apparence de schisme* au point de vue théologique» (p. 188). M. Salembier dit de même: «Le mot schisme est *mal choisi* au point de vue théologique: il n'y eut *nullement désobéissance au véritable pasteur*, ce qui constitue à proprement parler le schisme» (p. 51). Ainsi, pour M. Salembier, Urbain VI était *le seul vrai pape*, Clément VII n'était qu'un *faux pape* et même un *antipape* (p. 51); or, à en croire ce théologien, les partisans de ce faux pape et de cet antipape, en refusant l'obéissance à Urbain VI, en le traitant à son tour de faux pape et d'antipape, *ne désobéissaient nullement au véritable pasteur!* Vraiment, qu'auraient-ils dû faire pour lui désobéir de fait et réellement? Etrange histoire que celle qui nie les faits les plus positifs et les plus évidents! Etrange théologie que celle qui a besoin de tels mensonges pour construire ses échafaudages!

2<sup>o</sup> Voyons de plus près cette théologie. M. Salembier dit (p. 187): «Dieu n'a jamais frustré de la puissance des clefs et des bienfaits qui en émanent une partie considérable de son Eglise, entraînée par ses évêques dans une erreur *pratique* et *de bonne foi*. Le pape d'alors, quel qu'il soit, est au moins investi de ce que le droit canonique appelle un *titre coloré, parfaitement suffisant* dans ces conditions d'erreur commune et pratiquement invincible, pour administrer les sacrements, pour garder et conférer la juridiction extérieure. Les fidèles

se trompent de chef peut-être, *mais qu'importe?* Leur erreur est involontaire et *de bonne foi parfaite*. Les sacrements qu'ils reçoivent sont efficaces, l'autorité qu'ils respectent produit tous ses effets. » Et M. Salembier en appelle à St. Antonin pour soutenir cette doctrine. Ne voit-il pas que cette thèse sape par la base la nécessité d'adhérer à la véritable papauté et à l'Eglise romaine elle-même, laquelle n'est rien sans le vrai pape? Ne voit-il pas que, si la bonne foi dans l'erreur, la bonne foi contre le vrai pape suffit pour recevoir la grâce, pour posséder des ordinations valides et des sacrements efficaces, pour posséder la puissance des clefs et les bienfaits qui en émanent, à quoi bon être en union avec le vrai pape et adhérer à la vraie papauté romaine, qui ne peuvent offrir rien de plus que la simple bonne foi? Si le titre *coloré* est aussi puissant, aussi efficace que le titre *réel*, que devient la vérité objective et en quoi est-elle plus utile au salut et au vrai christianisme que l'erreur objective?

Avec le titre *coloré*, on n'y voit plus que du feu ou du bleu. C'est une merveilleuse invention pour se tirer d'un mauvais pas particulier; mais un tel remède est pire que le mal, parce que, s'il sauve le malade sur un point, il le frappe au cœur même. Du moment que la *vraie foi objective* n'est plus nécessaire pour recevoir de Dieu l'efficacité des sacrements, le pouvoir des clefs et tous les bienfaits spirituels dont la véritable Eglise prétend posséder seule le monopole; du moment que la simple *bonne foi subjective*, même dans l'erreur, même en dehors de la papauté, est aussi puissante et aussi efficace que la *vraie foi objective*, du moment qu'elle est capable de la remplacer, n'est-ce pas déclarer la vraie papauté et la vraie Eglise romaine parfaitement inutiles à tous les catholiques qui de bonne foi les repoussent et les anathématisent, comme Clément VII repoussait et anathématisait Urbain VI?

3° Bien plus, la théologie de M. Salembier lui permet de reconnaître que, même dans le camp schismatique, même là où l'on anathématisé le vrai pape, il y a des Saints et des bienheureux, voire même des miracles! « La sève de la sainteté, dit-il, monte *toujours et partout* (!); l'irrégularité matérielle et accidentelle des canaux mystérieux qu'emploie le Saint-Esprit n'empêche pas la grâce de produire dans les âmes tous

ses effets surnaturels... *Dans chaque camp*, nous trouvons des bienheureux et même des thaumaturges» (p. 79). De fait, M. Salembier reconnaît que St. Vincent Ferrier, qui a repoussé le vrai pape, est un aussi grand saint que Catherine de Sienne, qui l'a accepté. Très bien. Mais alors, à quoi bon l'orthodoxie et la véritable Eglise, si en dehors d'elles il y a de véritables Saints et de véritables thaumaturges? M. Salembier peut-il faire de telles concessions au schisme sans aucun tremblement pour son Eglise? Il ne paraît pas, car (p. 86) il dit: «Ces faits merveilleux ne sont souvent *ni infaillibles en ce qu'ils annoncent*, ni certains en eux-mêmes: *parfois* ce n'est pas Dieu, mais le démon qui en est l'auteur.» M. Salembier doit être bien embarrassé avec son *parfois*: car si parfois ce n'est pas Dieu, parfois c'est donc Dieu? Or, si Dieu fait parfois des miracles par l'intermédiaire des Vincent Ferrier et autres thaumaturges qui anathématisent le vrai pape, à quoi bon, pour plaire à Dieu, le vrai pape? Que le démon fasse ses miracles à lui, peu importe, dès que des ennemis du vrai pape peuvent de fait opérer, au nom de Dieu et pour la gloire de leur cause schismatique, de vrais miracles. Il faut avouer que, ici encore, la théologie de M. Salembier et de ses amis, s'ils réfléchissent à leur théorie habituelle des miracles, doit leur paraître bien faible et bien compromettante.

4º Un autre point qui me remplirait de frayeur si je partageais les idées de M. Salembier, est celui-ci. M. S. dit en toutes lettres: «L'Eglise romaine, c'est-à-dire le collège des cardinaux» (p. 86). Voilà donc l'Eglise romaine réduite au collège des cardinaux! Or, quand on sait ce que vaut, moralement et religieusement parlant, le collège des cardinaux; quand on sait, en particulier, ce que valaient les cardinaux qui ont élu Urbain VI, le vrai pape; ces cardinaux qui se sont désistés ensuite, qui ont déclaré l'avoir élu par défaut de liberté, et qui, peu après, ont élu Clément VII, «l'antipape», n'y a-t-il pas, je le demande à M. Salembier, de quoi trembler? Pauvres cardinaux, pauvre collège, pauvre Eglise romaine!

5º M. Salembier essaie de me rassurer. Il me cite à cet effet le comte de Maistre, qui a déclaré que le grand schisme «sert à prouver que le trône de St-Pierre est inébranlable», et qui s'est écrié: «Quel établissement humain résisterait à cette épreuve?» (p. 3). Hélas! non seulement la théologie du

comte de Maistre est nulle à mes yeux, mais son argumentation, dans le cas présent, me paraît pitoyable. Ne voit-on pas le paganisme résister à l'assaut que lui a livré et que lui livre encore le christianisme? Ne voit-on pas le protestantisme survivre à tous ses déchirements intérieurs? Ne voit-on pas mille erreurs de toutes sortes survivre aux épreuves qui semblaient devoir les ruiner à jamais? C'est que la sottise humaine est immense, c'est que les masses manquent encore de logique, c'est qu'elles se laissent prendre par les institutions erronées quand celles-ci flattent leur sottise et leurs passions. Or, c'est le cas de la papauté, qui, après Martin V comme avant, a éludé la vraie réforme qui déplaisait aux évêques et aux moines; qui a conservé les superstitions qui plaisent aux masses; qui a flatté les rois, qui a su non seulement se maintenir comme tant d'autres institutions erronées et criminelles, mais même faire sa pelote et sa boule de neige jusqu'à l'époque actuelle, où, sous le couvert de la civilisation et des expositions, le mensonge et la duperie battent leur plein. Non, de ce qu'une institution de mensonge dure, je ne saurais en conclure qu'elle soit une institution de vérité. L'argument du comte de Maistre et de M. Salembier n'est qu'un sophisme, et même très faible dans son espèce.

6<sup>e</sup> M. Salembier professe sur les docteurs de Paris une opinion qui ne me semble pas très claire. D'une part, il reconnaît qu'«ils ont pu lire les principes de ce que nous nommons aujourd'hui le *Traité de l'Eglise*, dans les écrits des Pères, dans les canons conciliaires et dans les décisions pontificales» (p. 10. D'autre part, il prétend que ces mêmes docteurs «de Paris ou d'ailleurs» n'ont pas su faire ce *Traité de l'Eglise*; que Thomas d'Aquin lui-même ne l'a pas fait; que parmi ses successeurs, «personne n'a composé d'une façon complète et systématique la doctrine sur l'Eglise» (p. 11). Il ajoute (p. 125): «Le Traité de l'Eglise n'existe pas, *même dans ses bases les plus fondamentales*, pour ces théologiens de décadence et de mauvais esprit.» Ces théologiens de décadence et de mauvais esprit sont non seulement Wiclef et Jean Huss, mais d'Ailly, Gerson, même Bossuet et tous les gallicans, qui n'ont été condamnés qu'au concile du Vatican. «Il faudra, dit M. S., que le concile du Vatican réduise au silence ces docteurs et ces parlementaires qui se réclamaient des maximes de Constance

et de Bâle, et se vantaient d'être, en politique religieuse, les disciples de Gerson et de Bossuet. Et c'est ainsi que le courant de saine doctrine l'emportera définitivement sur les erreurs issues du grand schisme d'Occident» (p. 402). En sorte que, d'après M. S., ce ne serait que depuis le concile du Vatican que l'Eglise commencerait à se connaître vraiment, et qu'elle posséderait enfin ce fameux Traité de l'Eglise qui lui avait fait défaut jusque-là!

A qui M. S. fera-t-il croire que les théologiens (partie importante de l'Eglise enseignante) n'ont pas eu la notion de l'Eglise avant 1870? Eh quoi! ce ne serait qu'en 1870 que cette notion se serait fait jour, et tous les théologiens (évêques et non évêques) qui avant cette date ont professé une doctrine contraire, auraient été des hérétiques matériels! Il faut avouer que ceci n'est guère vraisemblable.

La vraie question est celle-ci: la notion de l'Eglise telle qu'elle apparaît manifestement dans S. Cyprien, qui a combattu le pape de Rome, dans les autres Pères, dans les sept conciles œcuméniques de l'ancienne Eglise indivisée, est-elle la notion enseignée par l'école ultramontaine et vaticanesque, ou la notion enseignée par l'école antiultramontaine? M. S. semble croire (il n'ose l'affirmer à aucune page de son livre) que les Pères et les conciles des huit premiers siècles ont enseigné l'infâbilité du pape, voire même celle du pape Honorijs, qui a été anathématisé par plusieurs conciles œcuméniques. Si telle est la doctrine de M. S., nous ne perdrons pas notre temps à le réfuter; cette réfutation a été faite, et c'est grand dommage que M. S. l'ignore ou semble l'ignorer.

7<sup>o</sup> Il est de notoriété universelle que le concile de Constance, dans ses sessions IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup>, a défini la supériorité du concile œcuménique sur le pape; de plus, qu'il a joint la pratique à la définition, en déposant Jean XXIII et Benoît XIII; enfin, que Martin V, l'élu de ce concile, en a confirmé les décisions. Or, M. S. prétend que les définitions du concile dans les sessions susdites n'étaient pas des définitions conciliaires, mais seulement des définitions des nations, «de plus de trois cents simples prêtres ou laïques mariés, votant sans droit» (p. 319). Comique échappatoire! comme si aucun évêque et aucun cardinal n'avait pris part aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> sessions; comme si les simples prêtres ne pouvaient pas être des témoins

véridiques de la foi universelle de l'Eglise; comme si le mariage ou le célibat avait à faire quoi que ce soit dans cette question; comme si M. Salembier lui-même tenait pour nulles et non conciliaires les définitions du concile du Vatican, parce que tous les évêques qui ont répondu *non placet* n'y ont pas pris part et qu'en définitive les définitions de ce concile n'ont été que des définitions de majorité!

Mais quand même cet enseignement de la supériorité du concile œcuménique sur le pape, tel qu'il a été formulé par le concile de Constance, ne serait pas une définition strictement conciliaire, il n'en est pas moins constaté que telle était la doctrine professée alors par l'immense majorité de l'Eglise et que ses adversaires n'ont jamais osé la déclarer hérétique. Or, comment une doctrine tenue par toute l'Eglise pour *non hérétique*, peut-elle être aujourd'hui une doctrine *hérétique*? De deux choses l'une: ou les dogmes romains changent, et alors ce ne sont pas de vrais dogmes catholiques; ou l'Eglise romaine change elle-même, et alors elle n'est pas une Eglise catholique.

8<sup>o</sup> M. S., pour condamner la doctrine dite gallicane, en appelle à Montalembert (p. 313). Ignore-t-il donc que Montalembert a répudié jusqu'à sa mort « l'idole du Vatican », et qu'il avait horreur de cette fameuse infaillibilité du pape, qui est pour M. S. tout le *Traité de l'Eglise*?

9<sup>o</sup> M. S. prétend réfuter les gallicans en leur citant ce mot de Pellisson: « La juridiction ecclésiastique est une matière dans laquelle on n'entre presque jamais sans aller plus loin qu'on ne voudrait. » Les gallicans pourraient lui répondre: Maître, prenez cela pour vous-même.

10<sup>o</sup> Parmi les procédés de discussion de M. S., il en est un qui est par trop commode: il consiste à tenir pour nul quiconque ne pense pas comme lui. Occam, dit-il, est un « mauvais génie théologique » (p. 123); donc science nulle! — Les gallicans, « ces théologiens de décadence et de mauvais esprit » (p. 125); donc science nulle! — D'autres, avec Gerson, descendront encore *plus bas* (p. 121)... Descendre plus bas, n'est-ce pas tomber au milieu de cette tourbe misérable d'hérétiques et de libres-penseurs, dont Dante (qui, par parenthèse, a flétri de vrais papes) nous fait voir la punition? (p. 123); donc Gerson, un ignorant de bas étage; ses théories étaient

« subversives » (p. 305)! Et quand le concile de Constance se déclare « légitimement assemblé dans le Saint-Esprit, formant un concile œcuménique », et enseigne « que tous les fidèles, y compris le pape, sont tenus de lui obéir », que répond M. Salembier? « *Tous les lecteurs* (?!) voient combien ces propositions, décrétées par trois nations sur quatre, sont *peu acceptables* au point de vue théologique (?!). Les deux premières contiennent toute l'essence du gallicanisme, elles en renferment tout le venin schismatique» (p. 309). Ergo! il suffit! Ce sont des gallicans, fi! passons! du venin! Même procédé sommaire et commode envers les « Grecs schismatiques » (p. 117): Ce sont des schismatiques, ergo! Comme si la papauté n'avait jamais été schismatique, et comme si aujourd'hui elle n'était pas en pleine hérésie! L'Eglise orientale, du moment qu'elle est schismatique (aux yeux de Rome), ne compte que « des empereurs théologastres, des ministres corrompus et corrupteurs, des patriarches ambitieux et serviles, des moines tantôt gyro vagues, tantôt sédentaires, mais toujours fanatiques, un peuple avili...» (p. 7). C'est ainsi que M. S., historien en titre (coloré sans doute? Mais pardon: coloré ou réel, c'est équivalent devant Dieu), c'est ainsi, dis-je, qu'il peint les pré tendus schismatiques orientaux. Evidemment, de telles gens ne comptent pas! Une seule Eglise a le monopole de l'orthodoxie, de la vertu, de la grâce, de l'unité: c'est celle qui compte pour *vrais* papes Alexandre VI Borgia et tant d'autres équivalents!

M. Salembier a été quelque peu maladroit en citant ce vers de Philippe de Maizières: « *Romanus rodit, quos rodere non valet odit*: le Romain ronge toujours; ceux qu'il ne peut ronger, il les hait.» Décidément les Romains d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux du XIV<sup>e</sup> siècle, bien qu'ils aient le monopole du vrai *Traité de l'Eglise*!

Tel est l'enseignement historique et théologique qui se donne à l'Université « catholique » de Lille! Et des évêques même se plaignent de la pauvreté des études théologiques en France!

E. M.

Henri SECRÉTAN: **Qui était Vinet?** Lausanne, Bridel, broch., 38 p., 1900.

L'inauguration du monument Vinet à Lausanne (9 novembre 1900) a donné lieu à plusieurs publications, parmi lesquelles celle-ci peut être signalée. Si elle ne décrit pas tout ce que fut Vinet, elle indique du moins ce qu'il fut comme homme de conscience.

Vinet ne vécut que cinquante ans (1797-1847); mais on peut dire de lui: *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (Sap. IV, 13). Sa vie extérieure ne fut que très ordinaire: il professa la littérature française à Bâle de 1817 à 1837, puis à Lausanne pendant dix-huit mois, en 1845 et 1846; et consacré pasteur en 1819, il fut aussi professeur de théologie pratique, à Lausanne, de 1837 à 1847. Il fut surtout un homme intérieur, un penseur, un caractère. C'est son âme, sa pensée, ses sentiments, sa sainteté, qu'il faut connaître: c'est par là qu'il fut quelqu'un et qu'il restera une des personnalités les plus marquantes de son pays et de son temps.

Le littérateur qui a publié la *Chrestomathie française* (1829-30) et les *Etudes sur la littérature française*, a été remarquable; mais la critique littéraire a fait depuis des progrès considérables, et son œuvre littéraire est aujourd'hui dépassée. Le moraliste qui a publié les *Etudes sur Pascal*, les *Moralistes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, le *Respect des opinions*, *l'Education, la famille et la société*, a été peut-être encore plus remarquable en scrutant le cœur humain qu'en analysant les chefs-d'œuvre des Lettres françaises. Quant au théologien, il faut distinguer sa théologie morale et son ecclésiologie. La manière dont il a compris le christianisme et l'Eglise, est indiquée dans ses œuvres théologiques: *La liberté des cultes* (1825), *Discours sur quelques sujets religieux* (1831), *Théologie pastorale*, *Homilétique*, *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au XVII<sup>e</sup> siècle*, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses* (1842), etc.

Partout Vinet apparaît, avant tout, comme un passionné de la vérité et de la justice; et dès qu'il croit ces saintes choses attaquées, il les défend coûte que coûte; alors ce pacifique devient belliqueux, et il ne recule devant aucun sacrifice, parce qu'il place la conscience au-dessus de tout. A ce point de vue, il est admirable.

Mais s'il fut la personnification de la sincérité et de la conscience, fut-il irréprochable dans sa théologie et particulièrement dans son ecclésiologie? Non certes. M. H. Scrétan, son grand admirateur, n'hésite pas lui-même à faire l'aveu suivant: «Comme la plupart des grands penseurs chrétiens, Vinet a beaucoup douté. Si sa foi n'a pas sombré dans ces tempêtes de la pensée, c'est qu'il a prié avec ardeur et persévérence. On dit souvent que Vinet n'était pas théologien, *et cela est vrai en un sens*. Il ne fut pas un théologien de carrière, il n'a pas écrit de dogmatique, et il n'a proprement traité, systématiquement, *aucun des grands problèmes* que la théologie soulève: l'incarnation du Fils de Dieu, la rédemption, l'inspiration des Ecritures, l'appropriation du salut. *La préparation lui avait manqué pour cela, car les études étaient faibles à Lausanne au temps de sa jeunesse*. Plus tard, ce ne fut point le désir, *mais le loisir qui lui manqua*. Il avouait lui-même dans son humilité que *la culture théologique lui faisait défaut* » (p. 20).

C'est vrai. La théologie de Vinet n'a rien de scientifique. Il n'applique à aucune question les méthodes scientifiques d'investigation, d'analyse et de critique. On sent particulièrement, en le lisant, qu'une dogmatique sévère et approfondie lui faisait défaut, et qu'il n'avait d'autre critérium théologique que son propre individualisme. Or, l'individualisme ne saurait être une méthode. Homme de sentiment, Vinet méditait avec une loyauté qui le faisait pencher tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Il faut lire la curieuse étude de M. W. Monod dans la *Revue chrétienne* (1900), étude intitulée: *Vinet douteur*. Son doute était le résultat de son extrême sentimentalisme individuel. Croyant, plein de doutes dans sa foi, et douteur, plein de foi dans ses doutes, tel a été Vinet. Etant donnée sa tourneure d'esprit, sa loyauté même l'empêchait souvent de s'équilibrer et de se fixer. De là les aveux qu'il a faits à peu près en faveur de tous les partis religieux, suivant les oscillations de son sentiment. Toutefois un point sur lequel il n'a jamais douté ni hésité, c'est le caractère spiritualiste du christianisme: toujours et partout il a en effet cherché l'*esprit* des choses dans l'*esprit* du Christ, et l'*esprit* du Christ dans l'*esprit* des choses.

Son ecclésiologie se résume à peu près dans la thèse de

la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il voyait dans l'Etat une sorte d'idole, et il déclarait adultère toute Eglise qui est unie à l'Etat. Ici, il s'est gravement mépris. Il aurait dû combattre l'introduction néfaste de la politique dans l'Eglise, de la politique dans l'administration des choses religieuses, de la politique dans le clergé; sur ce terrain, il aurait été dans l'esprit de Celui qui a dit: «Rendez à Dieu ce qui est de Dieu et à César ce qui est de César.» Mais il a confondu la politique avec l'Etat. Il n'a pas compris qu'une Eglise peut être unie à l'Etat, tout en ne s'occupant que des choses religieuses et ecclésiastiques; et qu'un Etat peut être uni à l'Eglise, tout en ne s'occupant que des choses de son propre ressort, et nullement des choses religieuses et ecclésiastiques proprement dites, comme deux amis qui se donnent une main fraternelle et qui s'occupent exclusivement chacun de ses propres affaires.

Enfin, l'individualisme de Vinet a été poussé quelquefois si loin qu'il semble difficile de le concilier avec la notion d'Eglise, et que, si l'on voulait en tirer logiquement les conséquences qu'il paraît renfermer, on aboutirait forcément d'abord au morcellement, puis à la ruine même de l'Eglise.

Tel me paraît être, à peu près, le bilan de l'actif et du passif dans l'œuvre de Vinet. E. M.

---

H. SELL: **La Mission du protestantisme allemand au XX<sup>e</sup> siècle** (Zukunftsaufgaben des deutschen Protestantismus im neuen Jahrhundert); Tübingen, Mohr, 1900, in-8<sup>o</sup>, 36 pages.

La division de cette brochure est intéressante. D'après l'auteur, la mission *religieuse* du protestantisme allemand est de défendre le christianisme en le maintenant d'accord avec la science moderne; son devoir *ecclésiastique* est d'améliorer le service divin public par le moyen de l'art religieux; son devoir *politique* est d'inspirer aux classes dirigeantes le sentiment de la justice sociale; son devoir *national* est d'établir enfin la paix confessionnelle.

Très bien, mais il est prétentieux et quelque peu égoïste de faire de cette noble mission la mission monopolisée du protestantisme et, qui plus est, du seul protestantisme allemand.

Nous pensons, nous anciens-catholiques, que nous avons la même mission; d'autres Eglises, peut-être même l'Eglise romaine, ont la même pensée. En tout cas, les Eglises qui ont conservé la liturgie catholique nous semblent s'être préoccupées depuis plus longtemps que le protestantisme allemand de la seconde mission relative à l'art religieux, que M. Sell vient seulement de découvrir; et il y a déjà plus de 25 ans que les conférences de Bonn, présidées par Döllinger, se souciaient de l'établissement de la paix confessionnelle non seulement au point de vue national, mais aussi international. Et quant au premier des devoirs formulés par l'auteur, nous préférerions lire que *la mission religieuse de tout chrétien et de toute Eglise chrétienne* est de défendre le christianisme en le maintenant d'accord avec la science moderne. A toute Eglise aussi incombe le devoir *politique* (?) d'inspirer aux classes dirigeantes le sentiment de la justice sociale, mais en n'oubliant pas surtout sa mission directe qui est d'inspirer à tous les chrétiens, dirigés ou dirigeants, le sentiment plus profond de leur responsabilité personnelle si étroitement liée avec le bien social.

A. C.

---

**Serbische Bibliographie:** „*Zbornik pravila, uredaba i naredaba Arhierejskog Sabora pravoslavne srpske Crkve u kraljevini Srbiji.*“ Codex der Kanones, Gesetze und Anordnungen des bischöflichen Synodes der orthodoxen serbischen Kirche im Königreiche Serbien vom Jahre 1839—1900. Herausgegeben vom hl. Synod der serbischen Kirche zu Belgrad, in Folio, 411 S., 1900, 5 Fr.

Vorliegendes Buch enthält als Codex alle Kanones, Statuten, Anordnungen und Gesetze der orthodoxen serbischen Kirche. Es ist inhaltsreich und von hohem Wert nicht nur für die serbische Kirche, für die Theologen und die Geistlichkeit, sondern auch für die kanonischen und juridischen Gelehrten.

Diese Kirchengesetze, die Kanones, haben die jeweiligen bischöflichen Synoden seit den Jahren 1839—1900 verfasst. Dieselben konnte man bis jetzt nur in den Akten und Manuskripten mit schwerer Mühe auffinden. Infolgedessen fühlte der hl. Synod das allgemeine und unverzügliche Bedürfnis zur Veröffent-

lichung dieser Kanones, und mit einem Beschlusse vom 30. November 1899 gestattete er: „dass sämtliche Kanones, Statuten, Anordnungen, Entschlüsse etc. aller jeweiligen und bisherigen Synoden der serbischen Kirche vom Jahre 1839 bis zum heutigen Tage, welche noch einen bleibenden Wert haben, gesammelt und in einem Codex gedruckt herausgegeben werden sollen“.

Dieser Codex hat künftighin für die serbische Kirche und ebenso für die sämtliche serbische Geistlichkeit ebendenselben Wert wie die Kanones ökumenischer orthodoxer Kirchen.

Der Inhalt ist folgender: I. Kirchliche Verwaltungsbehörde und Geistlichkeit; II. Lehre der Religion und Moral; III. Heilige Sakramente, Kultus; IV. Mönchtum und Klöster; V. Ehe; VI. Kirchliche Gesetzgebung.

Dieses Buch ist ein Gesetzes-Codex der serbischen Kirche und wird gewiss die Gelehrtenwelt interessieren. Daher nehme ich die Freiheit, diesen Codex hier zu registrieren, sowie auch allen hochgelehrten Lesern der „Revue internationale de Théologie“ auf das wärmste zu empfehlen.

Lic. N. Ruzitschitsch, Episkop von Niss.

---

H.-B. TRISTRAM: **Le Pays de l'Eternel, mœurs et coutumes;**  
traduit de l'anglais par Cl. de Faye; Genève, M. Reymond,  
in-18, 287 p., 2 fr. 50.

Quiconque connaît exactement la Palestine, sa géographie, ses mœurs, ses coutumes, son histoire, comprendrait facilement combien les Evangiles sont exacts dans leurs récits, combien ils sont authentiques, vraiment du pays et du temps auxquels ils sont attribués, et combien il importe, pour saisir leur vrai sens, de ne jamais perdre de vue la nature du style oriental, même aux époques dites historiques, la manière de parler des Orientaux, la tournure de leur esprit, leurs habitudes de langage, leur goût pour les images, les figures, en un mot, leur besoin de recourir au style figuré ou imagé, même pour exprimer les choses les plus simples de la vie. C'est la conclusion que l'on tire, lorsqu'on lit attentivement ce livre, qui a été écrit par un connaisseur très sérieux de toutes les choses de l'Orient et notamment de la Terre-Sainte. Enseignement, maladies et guérisons, voyages, habitations, fêtes,

mariages et funérailles, vie pastorale et agricole, costume, guerres et sièges, coutumes sociales, jurisprudence, commerce, argent, impôts, documents, sceaux, etc., l'auteur examine toutes ces choses; et en lisant ses explications, on est frappé de la lumière qui en jaillit pour l'intelligence de la Bible. Les moindres détails ont leur importance. C'est dire combien cet ouvrage peut être utile aux théologiens, aux pasteurs, et en général à toutes les personnes qui lisent la Bible non pour y chercher leurs propres pensées, mais pour en découvrir le vrai sens et l'exacte portée.

E. M.

---

Bishop Dr John WORDSWORTH: **Some Points in the Teaching of the Church of England, set forth for the information of Orthodox Christians of the East, in the Form of an Answer to Questions**; London, Society for Promoting Christian Knowledge, br. in 18, 29 P., 1900.

Cette publication, qui a été approuvée par les archevêques de Cantorbéry et d'York, par les évêques de Londres, de Gibraltar et de Jérusalem, et qui a été traduite en grec par M. Jean Gennadios, a été écrite à la demande de quelques orthodoxes orientaux, qui désiraient connaître exactement la doctrine de l'Eglise établie d'Angleterre sur plusieurs points.

En attendant le jugement de l'Eglise orthodoxe sur cette réponse, nous nous bornons à en extraire quelques passages principaux :

*Introduction*: ... "This sketch of our constitution will show members of the Orthodox Eastern Church that their position and ours have much in common. There is a real unity of faith and discipline and character of teaching, but great local freedom in the Anglican Church. And this way of regarding the Church of Christ, which is necessarily imposed upon us by the conditions of our organization, enables us, as we believe it enables members of the Orthodox Eastern Church, in the various countries through which it is spread, to approach the problems of the reunion of Christendom with greater hopefulness and patience. We see that local freedom is not only tolerable but helpful, that it brings out the best points of national character, and enlists them in the service of Jesus Christ." P. 7.

*The XXXIX Articles*: "... It must be observed that these Articles, though they contain many valuable definitions of Christian truth, are rather "Articles of Religion" than a Confession of Faith. Their main object from the beginning was the preservation of peace and the elimination of certain kinds of error, "that every mouth might be stopped" of those who contentiously disputed, and that so our Church might be at peace within itself. Assent to these Articles is not required of our own lay-people nor necessarily of the clergy of the Churches of our communion which may be established in foreign lands." P. 12.

*The Ecumenical Councils*: "The Church of England acknowledges with thankfulness that the definitions of the faith arrived at by the undisputed Ecumenical Councils are a correct and faithful expression of the truths respecting the doctrine of the Blessed Trinity in Unity and the Person and Incarnation of our Lord and Saviour Jesus Christ, and the Person of the Holy Spirit, which from the first have been explicitly or implicitly held within the Church..... The tests of the validity of the acts of a Council are to be found therefore in their agreement with Scripture and the acceptance of their decrees by the whole body of the Church which thus sets the seal to them after their promulgation. Further, the Church has always drawn a distinction between articles of faith and decrees on points of discipline and ritual, and it does not attach the same weight to the latter as to the former. For this reason amongst others the Church of England does not consider itself bound by the decrees of the seventh Council (of Nicæa), which were not received, at the time of its meeting, in the Western Church." P. 14.

*The Sacraments*: "... In regard to these the Church of England has not laid down an exact enumeration. It recognizes however that two of them are superior in dignity to the others, as being clearly ordained by Christ Himself during His earthly ministry, and as being, according to His own teaching, generally necessary to salvation (St. John iii. 5; vi. 53). These it is accustomed to call "the two great Sacraments", or "the Sacraments of the Gospel". Besides these, it most solemnly administers Ordination, as the guarantee for the preservation of the deposit of the faith, for the good government of the

Church and the valid administration of the Sacraments. It attaches great importance to Confirmation as the natural complement to holy Baptism. It acknowledges the sacredness of Christian marriage, and provides for its celebration in the face of the Church and its blessing by a priest. It solemnly applies to the penitent, both publicly and privately, the reconciling power of the Saviour. It provides a special office for the Visitation of the Sick, with prayers for the sick man's recovery, and it enjoins upon its bishops in particular to "heal the sick" (see p. 26). All these rites it holds to be essential to the due order of the Church of Christ, and to be ordinary means of grace which have an abiding position in reference to the life of the Church." P. 17 et 18.

*The Eucharist:* "... We believe and teach that the Body and Blood of Christ are verily and indeed given, taken and received by the faithful in the Lord's Supper, and that through this Sacrament we dwell in Christ and Christ in us, we are one with Christ and Christ with us. But we discourage scholastic definitions as to the mode and manner of Christ's presence, which we acknowledge to be true and genuine and therefore after a mysterious, ineffable and spiritual manner." P. 22 et 23.

*The procession of the Holy Spirit:* "We have accepted the Nicæno-Constantinopolitan Creed as it was delivered to us by our fathers, and we so continue to recite it in the Liturgy. We are able to allege on behalf of the orthodoxy of the expression which is in question the authority of St. Augustine of Hippo, who thus writes: "Filius de Patre natus est: et Spiritus sanctus de Patre principaliter, et, ipso sine ullo temporis intervallo dante, communiter de utroque procedit ... Non ab utroque est genitus, sed procedit ab utroque amborum Spiritus" (*De Trinitate* xv. 47). But, as regards the text of the Creed, we acknowledge that the words "and the Son" were introduced into it in an irregular manner. We therefore think it sufficient here to affirm that we attach to those words the above meaning, that the Father, Son and Holy Spirit are co-eternal, and that the Holy Spirit issuing from the Father through the Son is from eternity the Spirit of both the Father and the Son." P. 28.

*The tradition:* "The Church of England accepts and vene-

rates the primitive traditions of the Church which are in harmony with Holy Scripture, remembering that the canon of Scripture itself is received from tradition. In this way it accepts the term "Trinity", which describes the relation of the three holy persons of the Godhead, the observance of the Lord's Day, and the baptism of infants and other similar beliefs and practices of the universal Church. The Church of England has always proclaimed itself studious of antiquity and averse to novelties. But it holds many matters of discipline and ritual indifferent and within the power of national or particular Churches to change and order according to the needs of the times." P. 28 et 29.

---

### Petites Notices.

\* L. CLOUDAL: *Le naturel et le surnaturel dans le miracle*; Paris, Revue des aspirations religieuses et morales du temps présent, in-18, 83 p., 1900. — L'auteur est un chercheur, qui s'efforce de rassurer les esprits troublés, à «l'époque de désarroi intellectuel» qu'est la nôtre. Ses intentions sont excellentes, comme son style et comme beaucoup de ses idées; mais quelques-unes sont discutables. Il a tort de s'appuyer sur la théologie du P. Monsabré, qui manque de base et de profondeur. M. Cloudal peut faire mieux, et il faut espérer qu'il n'a pas dit son dernier mot.

\* Samuele GIAMIL: *Monte Singar, Storia di un popolo ignoto, testo siro-caldeo e traduzione italiana*; Roma, E. Lœscher, in-18, 1900, L. 15. — On connaît les publications de Menant sur les *Yezidis*, 1892; de Chabot, 1896, etc. Les *Yasidiani* (Dasnaïe, du nom de leur territoire, *Dasan*) ne sont donc pas aussi inconnus que le dit le titre de cet ouvrage. L'auteur publie sur leurs doctrines religieuses et leurs superstitions un mémoire rédigé par un prêtre catholique oriental, qui a vécu dans leur intimité et qui a pénétré tous leurs secrets. Reste à savoir si ce prêtre ne s'est pas trompé ou n'a pas été trompé. En tout cas, les doctrines en question sont des insanités payennes de la dernière espèce.

\* Prof. H. HOLTZMANN und Prof. G. KRUGER: *Theologischer Jahresbericht*; XIX. Band, enthaltend die Litteratur des Jahres 1899; II. Abteilung (Historische Theologie), III. Abteilung (Systematische Theologie), IV. Abteilung (Praktische Theologie und kirchliche Kunst). — Berlin (Schöneberger-Ufer 43), Schwetschke und Sohn. Einzelpreis Mk. 8—12, Subskriptionspreis des kompletten Bandes Mk. 30. Nous ne saurions assez recommander, surtout en France, où un ouvrage de ce genre fait complètement défaut, cette publication d'une érudition aussi étendue et d'une utilité aussi grande. Nous signalons en particulier, dans la II<sup>e</sup> livraison, la très riche étude de M. Kohlschmidt: *Interkonfessionnelles*, où toutes les œuvres relatives à l'Ecclésiologie et notamment à l'union des Eglises sont appréciées avec une parfaite objectivité.

\* Joseph HANSEN: *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter und die Entstehung der grossen Hexenverfolgung*; München, R. Oldenbourg, in-8<sup>o</sup>, 538 S., 1900, Mk. 10. — Cet ouvrage est le douzième volume d'une *Bibliothèque historique*, éditée par la rédaction de la *Revue historique*. C'est une étude très documentée et très approfondie de tout ce qui concerne la sorcellerie et la démonologie en Europe, de l'an 400 à l'an 1540: la première période va de l'an 400 à l'an 1230, la seconde de 1230 à 1430, la troisième de 1430 à 1540. Les faits et les indications abondent; l'auteur fait preuve d'une grande érudition; son œuvre est de celles qui n'ont pas besoin d'être recommandées, et qui s'imposent d'elles-mêmes par leur valeur scientifique. C'est un document de premier ordre, contre la sottise humaine et contre la barbarie de l'Inquisition.

\* Dr. J. KREYENBÜHL: *Das Evangelium der Wahrheit, neue Lösung der johanneischen Frage*; Berlin, Schwetschke, Band I, 752 S., 1900, 20 M. — Der Verfasser äussert sich über das Werk: « . . . Die Untersuchung des *ersten* Bandes ist für das ganze Werk grundlegend. Sie enthält nach einer orientierenden Einleitung die kritische Darstellung der *Zeugnisse* für das Evangelium, löst dann die Frage nach dem *Verfasser*, erörtert den *Zweck* und die *Darstellungsform* der Schrift und entwickelt ausführlich die *Weltanschauung* des Verfassers, die man als « Lehrbegriff des Evangeliums » zu bezeichnen pflegt. Der

Natur der Sache nach weicht die Untersuchung wesentlich von allen anderen Lösungsversuchen ab, begründet aber jede Position nicht durch Hypothesen und allgemeine Redensarten, sondern durch genaues Eingehen auf die Einzelheiten und durch ihre ausführliche Auslegung. Der zweite Band wird über die *Entstehungszeit*, das *Lokalkolorit*, die *älteste Geschichte* des Evangeliums u. s. w. Licht verbreiten, seinen Charakter als *Streitschrift* erweisen und in einem Anhange unter anderem eine *vollständige und fortlaufende Erklärung* des elften Kapitels, der sogenannten *Auferweckung des Lazarus* enthalten. Das vorliegende Werk ist nicht von einem *Theologen*, sondern von einem Vertreter der *Philosophie* verfasst. Es wendet sich nicht etwa bloss an theologische Kreise, sondern an alle Gelehrten und an *alle Gebildeten*, welche Sinn und Teilnahme haben für ein Unternehmen, das in seinen Ergebnissen bestimmt und befähigt ist, auf die Gestaltung der *Wissenschaft*, der *Kirche* und des *geistigen Lebens* überhaupt weittragende und segensvolle Wirkungen auszuüben. »

\* L'abbé P. NÉON: *Sermon pour la fête de la Toussaint en l'an 2000*; Chalon-s.-S., Reinson 1899, in-8°, 63 p. — L'auteur, en partant de l'idée du progrès, cherche à expliquer ce que sera la piété dans un siècle. Il est partisan de l'accord de la raison et de la foi, et il croit que les sciences contribuent à rendre la foi chrétienne plus ferme. Il a raison. D'une part, son sermon est très suggestif et il contient, surtout entre les lignes, une foule de choses non dites, mais excellentes, et que l'auteur pense sans doute. D'autre part, il ne dit pas si l'Eglise chrétienne qu'il glorifie est l'Eglise romaine; on pourrait le croire en lisant le compliment qu'il adresse à Léon XIII (p. 25). Ici nous nous séparons de lui: car, si Léon XIII est un pape très rusé, il est cependant assez ignorant des sciences pour en avoir peur; on sait en effet comment il a traité l'exégèse scientifique. Il suffit.

\* Alex. OTTO: *Hemmungen des Christentums. Orthodoxien und Gegner*; Berlin, Schwetschke. — I. Heft. Inhalt: I. Brachte Christus Neues? II. Anfänge des Christentums. III. Christi Kernpunkte und Vorchristliches. IV. Wunder, Bibel und Gegner. — II. Heft. Inhalt: I. Aus der Zeit der apostolischen und katholischen Kirche. II. Augustinus. III. Moderne Ketzerrichterei.

— III. und IV. Heft. 235 S., 1900, 3 Mk. Inhalt: I. Widmung und Erlebtes. II. Vorbemerkungen. III. Der politische Katholizismus. — Im Sinne einer Unterscheidung von subjektiv und objektiv sagte Jesus zu Petrus: Du sprichst, was menschlich, nicht, was göttlich ist. Paulus aber nennt 1. Kor. 3, 1. 3. 4 das menschliche Denken ein fleischliches Denken. Der Verfasser hofft zu zeigen, dass der politische Katholizismus denkt, erstrebt und will, was subjektiv-menschlich, nicht aber, was objektiv-göttlich ist. — Diese Hefte enthalten viel Lehrreiches und Beherzigenswertes.

\* *Questions de morale*, Leçons professées à l'Ecole de morale; Paris, Alcan, 1900, 6 frs. — Cet ouvrage fait suite à la *Morale sociale* dont nous avons entretenu nos lecteurs (v. *Revue*, 1899, p. 865). Il contient douze leçons, se rapportant toutes à la morale sous des aspects divers. Quelques-unes sont très instructives, très suggestives, d'autres faibles et discutables. Elles touchent à tant de graves questions qu'il est impossible ici d'en faire une critique détaillée. Malgré les parties faibles et les pages erronées, de tels volumes sont toujours utiles, grâce aux vérités capitales mises en plus grande lumière. Toutefois, ce qui frappe particulièrement le lecteur attentif, c'est le manque de précision, qui fait qu'on traite les questions non en les serrant, mais plus souvent en les lâchant. A travers les grands mots, peu ou pas définis, de déterminisme, de conscience moderne, de Kantisme, d'éducation morale et religieuse, de sentimentalisme religieux, de justice sociale, etc., passent, comme à travers des mailles trop larges, les idées fermes et substantielles dont on aurait besoin: car il faut avouer qu'en morale comme en autre chose notre société patauge dans le gâchis. Les sujets sont beaucoup trop vastes, et les procédés trop oratoires. Il faudrait sortir des généralités et mettre les points sur les *i*.

\* *Revue biblique internationale*, publiée par l'Ecole pratique d'études bibliques établie au couvent dominicain de St-Etienne de Jérusalem; *Tables générales*, comprenant les volumes I-VIII (1892-1899); Paris, Lecoffre, in-8°, 80 p., 1 fr. 50, 1900. — Cette Revue est trimestrielle; elle paraît en fascicules de 160 p., au prix de 14 fr. par an. On y trouve de très sérieux articles de M. P. Batiffol, des PP. Lagrange, Rose, Scheil, Séjourné, Sé-

méria, etc., ainsi que de nombreuses recensions et notices très utiles.

\* M.-J. TURMEL: *L'Eschatologie à la fin du IV<sup>e</sup> siècle* (Paris, Picard, 1900, in-8<sup>o</sup>, 97 pages). — Cette brochure est faite d'articles publiés dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. L'auteur nous présente l'enseignement des Pères du IV<sup>e</sup> siècle relativement à la durée des peines de l'enfer. Il dit que la doctrine du Salut universel des chrétiens, plus ou moins enseigné par Origène, comptait alors de très nombreux partisans, puis il montre comment les théologiens postérieurs ont expliqué, sous une autre influence, les textes des Pères. Il fait, dans la seconde partie de son travail, une analogie curieuse entre l'évolution de la doctrine du Salut et le développement de la discipline pénitentiaire. Sans souscrire à tous les jugements de M. Turmel, on peut dire que sa brochure est à lire et à méditer, surtout par les théologiens qui ne sont pas fermés à toute idée nouvelle ou mieux à toute explication nouvelle de l'idée chrétienne, au point de vue eschatologique. A. C.

\* W. H. TURTON: *The Truth of Christianity*, third edition; London, Jarrold, 1900, Price 3/6. — Nous avons déjà rendu compte de cet excellent ouvrage (*Revue*, janvier 1900, p. 168). L'auteur dit en tête de cette 3<sup>e</sup> édition: "Every chapter has been carefully revised for this Edition, a few slight mistakes have been corrected, and several fresh arguments have been considered."

---

### Librairie.

Cl. BERNARD: Introduction à l'étude de la médecine expérimentale (édition pour les écoles); Paris, Delagrave, 1898.

A. BERTRAND: La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789; introduction à l'enseignement civique; Paris, Delagrave, in-8<sup>o</sup>, 175 p., 3 fr. 50. — I<sup>re</sup> partie: les origines; II<sup>e</sup> partie: les discussions parlementaires; III<sup>e</sup> partie: les critiques.

Prof. A. BULLINGER: *Hegelsche Logik und gegenwärtig herrschender antihegelscher Unverstand*. Mit einem Vorwort über den gegenwärtigen Zustand der Philosophie und die modernste

(Strassburger) *Evangelienkritik*; München, Ackermann, in-8°, 150 S., 1900 (ouvrage de haute philosophie, recommandé aux spécialistes). — *Der Katharsis-Frage tragikomisches Ende*; in-8°, 19 S.

A. COMTE: *Cours de philosophie positive*; extrait à l'usage des candidats aux baccalauréats; Paris, Delagrave, 2<sup>e</sup> édit., 1899.

*Corpus reformatorum*, vol. 29—87. Johannis Calvini opera quæ supersunt omnia, vol. 1—59. Berlin, Schwetschke, 1900. Preis des Gesamtwerkes 500 Mk. Einzelne Bände je 12 Mk.

Rev. W. K. FIRMINGER, M. A.: *Tentative Comments upon the Armenian Ordinal and some kindred Topics*; Oxford and London, J. Parker, br. in-8°, 34 P., 1900.

*Grande Encyclopédie* (Paris, 61, rue de Rennes). Lire, dans les dernières livraisons, les articles suivants: Saint-Office, culte des Saints (par E.-H. Vollet), Saint-Simonisme, Saints-Lieux, Saint-Victor (abbaye de), Bernard Saisset († 1314), la Salette.

Prof. Dr. Friedr. HAAG: *Beiträge zur Bernischen Schul- und Kulturgeschichte*, I. Band (zweite Hälfte); Bern, Neukomm & Zimmermann, in-18, 514 S., 1900.

*Lecture chrétienne et Messager théologique*. Nous regrettons vivement que l'analyse des articles parus dans les dernières livraisons de ces deux excellentes Revues (la première, de l'académie théologique de St-Pétersbourg, la seconde, de l'académie théologique de Moscou), nous soit parvenue trop tard pour pouvoir être insérée dans ce numéro. Nous en dédommagerons nos lecteurs dans les numéros suivants.

Prof. Fr. NIPPOLD: *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, III. umgearbeitete Auflage; IV Bände. Berlin, Schwetschke, 45 Mk. (*Très important ouvrage.*)

*Revue de synthèse historique*. Directeur H. Berr. Paris, L. Cerf, 1900. Paraît tous les deux mois, 17 fr. par an pour l'étranger.

STUART MILL: *La logique des sciences morales*, trad. nouvelle par G. Belot; Paris, Delagrave, in-18, 218 p.